

2017

2018

# CANAL STUDIO

N° 19

## LEFRESNOY

STUDIO DES ARTS Tourcoing  
NATIONAL CONTEMPORAINS



P14 **LE FRESNOY  
DANS 20 ANS**

UN FRESNOY AUGMENTÉ

DU 16 FÉVRIER

P14 **OCÉAN - LES  
EAUX PROFONDES**

AU 5 MAI 2018

P8 **ALAIN  
GUIRAUDIE**

P9 **MARION  
LAVAL-JEANTET  
ET BENOÎT  
MANGIN**

P20 **SÉLECTION  
DES CANDIDATURES**

P4 **LE FRESNOY  
A 20 ANS**

P7 **THIERRY  
FOURNIER**

P10 **JULIEN  
MAIRE**

P6 **GAO  
BO**

DU 22 SEPTEMBRE

P12 **PANO  
RAMA 19**

AU 31 DÉCEMBRE 2017

P11 **BÉLA  
TARR**

# ÉDITO

Une nouvelle année arrive et tout recommence, Le Fresnoy retrouve son programme, son rythme de travail, ses habitudes, on pourrait dire ces rituels qui contribuent à la vie et à l'image d'une institution, même si en France on est moins attaché à ces petits signes et gestes de la tradition qu'en Angleterre ou aux Etats-Unis. Ce sont parfois les pays les plus avancés qui sont aussi les plus conservateurs... Tout reprend pour 2017/2018, et cependant tout n'est pas semblable à une année ordinaire, puisque se prolongera la célébration sous diverses formes de ce que Le Fresnoy est devenu après vingt années d'existence, tandis que se dessinent simultanément les grandes lignes de ce qu'il va devenir, ce qu'on pourrait appeler un « Fresnoy augmenté ». Tout ressemble à une rentrée habituelle, en même temps qu'il y a du nouveau dans l'air. Souhaitons tout d'abord la bienvenue à Luc-Jérôme Bailleul, notre nouveau directeur des productions qui reprend le poste de Jacky Lautem. Ce dernier, qui fut également scénographe au Fresnoy à plusieurs reprises, conclut ses longues années de collaboration avec, justement, une participation à la scénographie de l'opéra d'Arnaud Petit I.D., au Théâtre du Nord - Idéal à Tourcoing. Nous ne doutons pas que se présenteront les occasions de retrouver Jacky au-delà de ce départ. Bienvenue également à Paolo Damanti, qui devient régisseur, responsable du bâtiment, en remplacement de Guy Lepers dont nous avons récemment fêté le départ. Souhaitons bonne chance à Julien Guillery dans cette nouvelle étape de sa carrière, alors qu'il quitte son poste de responsable du Pôle Film et Photographie, pour retrouver le monde de la production cinématographique où ses compétences pourront pleinement s'exprimer. Tout continue et tout change, comme on le voit.

En juillet 2017, le concours d'entrée a sélectionné, sans quota d'aucune sorte, une promotion d'étudiants dont l'équilibre fluctue d'une année sur l'autre entre Français et étrangers, entre filles et garçons. Pour 2017/2018 (promotion Michelangelo Antonioni), nous comptons 13 étrangers pour 11 Français, 12 filles et 12 garçons. On constate le maintien des candidats admis en provenance des pays d'Amérique latine (Argentine, Brésil, Colombie, Mexique), de l'Europe de l'Est (Ukraine, Russie) ou d'Asie (Japon, Taiwan), tandis que l'Europe occidentale est représentée cette fois-ci par la Belgique, le Danemark, l'Espagne et la Grèce. Israël, de son côté, conserve sa place, une nouvelle étudiante succédant à une étudiante sortante. Si l'on rajoute à toutes ces nationalités, celles des étudiants qui entrent en seconde année, on comprend ce qu'est l'attraction exercée par Le Fresnoy chez les jeunes artistes sur tous les continents. Une importante nouveauté a marqué le concours : l'arrivée parmi le jury du grand oral pour l'admission définitive de représentants des artistes en les personnes de deux anciens étudiants du Fresnoy : Anna-Katharina Scheidegger (Suisse) et Enrique Ramirez (Chili).

On peut regretter une fois de plus l'absence de candidats africains. C'est pourquoi, sensibilisés par Jean Digne (membre du conseil d'administration et trésorier du Fresnoy), grand connaisseur et admirateur de la culture et de la scène artistique africaines, nous lancerons cette année, avec l'aide de partenaires publics (Institut français, ambassades, services culturels) ou privés (Patrick Sandrin, qui accueille déjà Le Fresnoy à Sofia, avec sa fondation en Bulgarie, et la Fondation Dominique Zinkpé à Cotonou), des procédures de sélection et d'attribution de bourses pour un étudiant béninois et un étudiant malien. Ce dernier sera le bénéficiaire d'un prix créé à l'initiative de l'Institut français, avec la collaboration du CNAM de Bamako : ce prix portera le nom de Bakary Diallo, le merveilleux artiste malien qui, avec son camarade Seydou Cissé, fit entrer l'Afrique au Fresnoy, avant de disparaître tragiquement dans le crash du vol Ouagadougou/Alger, alors que sa carrière prenait un bel essor.

Notre programme de doctorat a intéressé de nouvelles candidatures, dans le cadre de notre collaboration toujours féconde avec l'Université du Québec à Montréal. Les travaux et les recherches de Marie Lelouche sont très avancés, elle a brillamment passé au printemps dernier son

examen de projet, et son œuvre pour le doctorat est présentée à Panorama 19. Un nouveau docteur, Vir AndEs Hera, vient de partir à Montréal, pour suivre à l'UQAM les cours de méthodologie et passer les crédits du programme doctoral. Il sera de retour pour effectuer sa seconde année d'études au Fresnoy en 2018/2019 et pour passer son diplôme, en même temps qu'approchera la date de la soutenance.

La réussite de nos étudiants à l'issue de leur cursus au Fresnoy se confirme : Clément Cogitore a successivement reçu deux prix (celui de l'ADAGP organisé par le BAL, celui du festival de Munich, Kino der Kunst, avec pour moi la joie d'avoir fait partie des deux jurys). Trois étudiants sortis du Fresnoy sont cette année pensionnaires de la Casa de Velázquez à Madrid, tandis qu'un autre arrive à la Villa Médicis, à Rome.

Après Laurent Le Bon en 2015/2016, et Jean de Loisy en 2016/2017, le commissariat de Panorama (cette année la 20e édition de cette grande vitrine de toutes nos productions) sera à nouveau assumé par une éminente personnalité du monde de l'art : José Manuel Gonçalves (directeur du 104 à Paris, dont on connaît les activités et la programmation remarquables). José Manuel est un familier du Fresnoy, membre régulier de nos jurys de fin d'année.

Si continue de se vérifier l'excellence de nos services techniques dans les domaines de l'image et du son, sous la direction de Pascal Buteaux, il convient de saluer la création par Christophe Grégorio, métamorphosant l'ancien atelier de décors, en un pôle installations, sorte de fablab qui permet aux étudiants de réaliser les œuvres les plus exigeantes, les plus novatrices, avec les technologies et les supports nouveaux pour la conception et le prototypage.

Nos partenariats avec des institutions extérieures restent actifs et productifs, comme celui avec le Théâtre national de la Danse au Palais de Chaillot (production des films de la série Minutes de silence), ou comme celui, avec le Théâtre du Nord à Tourcoing et l'Orchestre Les Siècles (programmation de l'opéra d'Arnaud Petit I.D.), ou encore comme ceux, particulièrement profitables à nos étudiants, qu'Éric Prigent (coordinateur de la 2e année d'études) a réussi à créer avec l'Inria et l'Université de Lille, lesquels ont permis de travailler, en dialogue avec des scientifiques, à des artistes comme Véronique Béland, Pauline de Chalendar, Vincent Ciciliato, Gwendal Sartre, Pauline Delwaule, Léonore Mercier, Alexandre Maubert, SMITH, Gaëtan Robillard, Jonathan Pêpe. À nouveau grâce à l'action constante d'Éric Prigent (toujours avec la complicité et la collaboration essentielles de Stéphanie Robin, administratrice), d'autres projets de création (ceux d'Arnaud Petit, de Jonathan Pêpe et de Hugo Deverchère) bénéficient de possibilités de développement dans le cadre du programme transfrontalier C2L3PLAY. À cela s'ajoutent encore les perspectives de collaborations qui s'esquissent déjà avec des institutions comme la Cité des Sciences de la Villette à Paris ou la Fondation Bettencourt Schueller. Nous continuons d'être associés au Prix Opline, au programme artistique de la banque Neuflyze OBC et à la Révélation art numérique - art vidéo de l'ADAGP. Enfin, nous devons à la Direction régionale des affaires culturelles des Hauts-de-France, outre sa contribution annuelle à notre budget de fonctionnement, au nom du ministère de la Culture, un soutien supplémentaire, particulier et décisif à certaines de nos actions artistiques ou pédagogiques.

On pourrait donc croire que tout est comme les autres années, alors que Le Fresnoy continue de se développer, de grandir, sans cesse sollicité par de nouvelles propositions et de nouveaux projets qui l'encouragent dans ses ambitions.

Alain Fleischer,  
directeur du Fresnoy

The new school year is here, with all its fresh starts. Le Fresnoy is resuming its programme, its working rhythm, its habits and what one could almost call those rituals that contribute to the life and the image of an institution, even if in France we set less store by these traditional signs and gestures than they do in Britain or the United States (sometimes, the most advanced countries are also the most conservative).

So, it's all starting up again for 2017/2018, and yet this is no ordinary year, since it will continue in diverse ways the celebration of what Le Fresnoy has become after twenty years of existence, while sketching out the general form of what it will become — what we might call an “augmented Fresnoy.” Everything confirms that a new school year is getting under way, but at the same time there's something different in the air. Let me begin by welcoming Luc-Jérôme Bailleul, our new director of production, who is taking over from Jacky Lautem. Jacky, who worked as a set designer at Le Fresnoy on a number of occasions, is rounding off his long years of collaboration here with a contribution to the staging of Arnaud Petit's opera I.D., at Théâtre du Nord - Idéal in Tourcoing. I am sure, too, that we will have other occasions to work with Jacky in the future. Welcome, also, to Paolo Damanti, our new registrar in charge of the building. He replaces Guy Lepers, whose farewell party was held a few weeks ago. Our best wishes also go with Julien Guillery as he embarks on a new stage of his career, leaving his position as head of our Film and Photography section for the world of film production, where he can fully express his talent. As you can see, everything is changing, and everything is continuing.

In July 2017 the admission procedure produced in a new mix of French and foreign, men and women students. There are no quotas at Le Fresnoy, and the proportions for each intake are different. For 2017/2018 (the Michelangelo Antonioni year), we have 13 non-French and 11 French students, 12 women and 12 men. We continue to have representatives of Latin America (Argentina, Brazil, Colombia, Mexico), Eastern Europe (Ukraine, Russia) and Asia (Japan, Taiwan), and of course Western Europe (Belgium, Denmark, Spain and Greece), while a new Israeli student follows the woman who has just graduated. If we add to all these nationalities those of the students entering the second year, we get an idea of the attraction of Le Fresnoy for young artists on all continents. Speaking of which, the admissions procedure innovated significantly this year with the inclusion of two former Fresnoy students, Anna-Katharina Scheidegger (Switzerland) and Enrique Ramirez (Chile), as artists on the jury for the clinching final interview.

Once again, we regret the absence of African applicants. That is why, this year, at the urging of board member and treasurer Jean Digne, who is a great connoisseur and admirer of African culture and its art scene, and with the help of partners both public (Institut Français, embassies, cultural services) and private (Patrick Sandrin, who has hosted Le Fresnoy at his foundation in Sofia, and the Dominique Zinkpé Foundation in Cotonou), we are setting up a scheme for awarding a grant each to one student from Benin and one from Mali. The latter will benefit from a prize created at the initiative of the Institut Français with the collaboration of the CNAM in Bamako and named after Bakary Diallo, that wonderful Malian artist who, with his comrade Seydou Cissé, brought Africa to Le Fresnoy shortly before his tragic death in a plane crash on the Ouagadougou-Algiers flight cut short a very promising career.

Once again, there have been applications for our doctoral programme, part of our ever-fruitful collaboration with the Université du Québec in Montreal (UQAM). Marie Lelouche has progressed significantly with her work and research and passed the project assessment stage with flying colours last spring. Her doctoral work will be shown in Panorama 19. A new doctoral student, Vir AndEs Hera, has just set off for Montreal, where he will be taking methodology courses at UQAM and chalking up credits for the doctoral programme. He will be back for his second year of studies at Le Fresnoy in 2018/2019 and to take his diploma exam, close to the time when he will present his thesis.

The success of our young alumni continues. Clément Cogitore has won two awards (the ADAGP prize, organised by Le BAL, and the Munich Kino der Kunst festival prize; I had the great satisfaction of sitting on both juries). This year, three former Le Fresnoy students have been awarded residencies at the Casa de Velázquez in Madrid, while another has arrived at the Villa Medici in Rome.

After Laurent Le Bon in 2015/2016 and Jean de Loisy in 2016/2017, another important art world figure will be curating the next Panorama (the twentieth edition of this annual event showcasing the work done here): José Manuel Gonçalves, director of the 104 in Paris, a man whose remarkable talents as a programmer are well known. José Manuel is no stranger to Le Fresnoy, where he sits regularly on our end-of-year juries.

The technical excellence of our sound and image department directed by Pascal Buteaux remains a constant. In addition to this, however, we can now acclaim the new installations section created by Christophe Grégorio, who has metamorphosed the old sets workshop into a kind of fablab where students can put together the most demanding and innovative works using new technologies and supports for conception and prototyping.

We continue to have active and productive partnerships with outside institutions such as the Théâtre National de la Danse at the Palais de Chaillot (production of films in the Minutes de silence series) and the Théâtre du Nord in Tourcoing and the Les Siècles orchestra (programming of Arnaud Petit's opera I.D.). Another, scheme which is particularly valuable to our students is the one that Éric Prigent (coordinator of second-year studies) has managed to set up with Inria and the Université de Lille. This has opened up a working dialogue with scientists for artists including Véronique Béland, Pauline de Chalendar, Vincent Ciciliato, Gwendal Sartre, Pauline Delwaule, Léonore Mercier, Alexandre Maubert, SMITH, Gaëtan Robillard, and Jonathan Pêpe. Éric Prigent's dynamism (backed by the vital collaboration and input of administrator Stéphanie Robin) has also fostered the development of other new creative projects (by Arnaud Petit, Jonathan Pêpe and Hugo Deverchère) under the Franco-Belgian C2L3PLAY programme. Further collaborative ventures are being planned with institutions such as the Cité des Sciences de la Villette in Paris and the Fondation Bettencourt Schueller. Le Fresnoy continues to be involved with the Prix Opline, the artistic programme of Banque Neuflyze OBC, and the ADAGP's Révélation Art Numérique - Art Vidéo prize. Finally, in addition to its annual contribution to our operating budget on behalf of the Ministry of Culture, this year we are indebted to the Direction Régionale des Affaires Culturelles of Hauts-de-France for extra, special and decisive support to some of our artistic and educational activities.

It might look as if everything is just the same as in other years, and yet Le Fresnoy continues to develop and to grow, constantly engaging with new propositions and new projects that confirm and strengthen its ambitions.

Alain Flesher  
director of Iefresnoy

# LE FRESNOY A 20 ANS

## LE FRESNOY/STUDIOLAB INTERNATIONAL : UN FRESNOY AUGMENTÉ

Avoir 20 ans, cela se vit, cela se fête, cela invite à réfléchir, à agir, à se projeter, à rêver. La célébration des 20 ans du Fresnoy - Studio national a commencé en avance sur la date anniversaire et sur l'accueil, le 2 octobre 2017, des étudiants des 20e et 21e promotions, portant respectivement les noms de « Chantal Akerman » et de « Michelangelo Antonioni ». Ce fut à partir du 12 novembre 1997 que Michaël Snow, Raul Ruiz, Sarkis, Anne Teresa De Keersmacker/Thierry De Mey (artistes professeurs invités) et Raymond Bellour (conférencier) virent arriver nos premiers étudiants. Dès cette année inaugurale, deux événements allaient préfigurer les ambitions du Fresnoy : l'exposition Projections-Les transports de l'image (commissaire : Dominique Païni), et le colloque Plasticités, signes des temps (conçu par Catherine Malabou), avec en clôture une conférence de Jacques Derrida sur Antonin Artaud.

Vingt ans plus tard, en 2017, deux événements marquants, à nouveau une exposition et un colloque, rassemblés sous le titre commun LE RÊVE DES FORMES - Arts, Sciences & Cie, ont été intensivement préparés par un groupe de recherches qui s'est réuni pendant plusieurs mois au Fresnoy, pour mettre en dialogue des scientifiques et des artistes de diverses disciplines : mathématiciens et plasticiens, biologistes et photographes, physiciens, compositeurs, cosmologistes et cinéastes, etc., afin de répondre aux questions : à quoi nous font rêver les formes, à quoi les formes rêvent-elles elles-mêmes ? Nous pensions évidemment aux métamorphoses ou à la monstruosité, et à cette réflexion de Victor Hugo dans *Les travailleurs de la mer* : « Tout se déforme, même l'informe ». Piloté par Olivier Perriquet, ancien étudiant et par ailleurs mathématicien, ce groupe a eu pour objectif d'examiner comment la question de la forme est abordée d'un côté par des scientifiques qui étudient la matière, vivante ou inanimée, et d'un autre côté par des artistes qui privilégient la recherche formelle, à la différence de ceux qui s'intéressent prioritairement à la narrativité : raconter des histoires avec des images et des sons, avec pour modèle le cinéma qui continue de dominer la scène artistique plus de 120 ans après son invention. Il s'agissait de rappeler que les formes (leur évolution, leurs changements) racontent elles-aussi des histoires et ont elles-mêmes une histoire. Les échanges au sein du groupe de recherches ont révélé d'intéressantes convergences entre les modes de représentation issus du savoir et ceux nés de l'imagination.

L'exposition qui a eu lieu à partir de juin 2017 au Palais de Tokyo, sans doute la scène la plus vivante de l'art contemporain à Paris, à l'invitation de son président Jean de Loisy (également commissaire au Fresnoy de l'exposition Panorama 19), a réuni trois types de recherches sur la forme. Il y eut celles directement issues des laboratoires scientifiques comme, par exemple, les représentations du génome humain par la biologiste Annick Lesne, sur un support photographique, ou la projection vidéo d'un automate cellulaire, appelé Le jeu de la vie par le mathématicien Jean-Paul Delahaye. Ces travaux, purement scientifiques et néanmoins d'une fascinante beauté plastique, côtoyaient les œuvres d'artistes inspirées par certaines avancées de la science contemporaine (Clément Cogitore, Gaëtan Robillard, Fabien Giraud & Raphaël Siboni entre autres), ou par le mystère des formes (Sylvie Chartrand, qui fut notre première étudiante québécoise). Résultat direct des rencontres au sein du groupe de recherches, un troisième type d'œuvres présente de fructueuses collaborations entre artistes et scientifiques : Jonathan Pepe, Thibaut Rostagnat et David Chavalarias, Alain Prochiantz et Jean-François Peyret, Jean-Philippe Uzan et SMITH, ou ce même Jean-Philippe Uzan avec Arnaud Petit qui m'invitèrent à leur projet comme

cinéaste. Il fut particulièrement satisfaisant de constater que, comme nous l'avions espéré, tous les travaux présentés étaient indistinctement perçus par le public comme des œuvres dignes d'être montrées dans un haut-lieu de l'art contemporain, sans que s'insinue jamais le moindre doute sur la légitimité de leur présence. Ainsi furent soulagées l'inquiétude et la timidité des scientifiques à se présenter comme artistes... La curiosité, l'intérêt, la surprise, voire la fascination, l'emportèrent chez les visiteurs sur toute autre considération. Certes, cette exposition présentait bon nombre d'œuvres issues des productions du Fresnoy, mais pas seulement, puisqu'il y eut aussi celles proposées par Claire Moulène, co-commissaire à mes côtés, curatrice permanente au Palais de Tokyo. Mais ce qui l'emporta à mes yeux, ce fut une dimension de manifeste en faveur d'une fusion entre les réponses apportées d'une part par les scientifiques et d'autre part par les artistes, au mystère inépuisable de la naissance des formes et de l'infinie variété des aspects que prend la matière, aussi bien celle que nous pouvons observer à travers les microscopes et les télescopes, dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand, que celle dont nous sommes nous-mêmes constitués, à l'échelle de ce que Jean-Luc Godard, s'adressant aux étudiants du Fresnoy, a appelé l'infiniment moyen, dont l'instrument d'observation serait la caméra. L'exposition a donné lieu à un remarquable catalogue sous la forme d'un numéro de la revue Palais. Le vernissage eut lieu en la présence de Françoise Nyssen, ministre de la Culture, de Gérald Darmanin, ministre de l'Action et des Comptes publics, vice-président du conseil d'administration du Fresnoy, et de Jack Lang, qui signa l'acte de naissance du Studio national. Par ailleurs, nos enjeux, notre apport à l'histoire et à la pédagogie de l'art, ont été évoqués par un numéro de la revue Artpress2 portant le titre L'effet Fresnoy.

Peu avant la clôture de l'exposition, qui a duré tout l'été jusqu'au 10 septembre, un colloque s'est tenu au Collège de France, accueilli dans cette prestigieuse institution par son administrateur général, Alain Prochiantz, éminent biologiste, titulaire de la chaire Morphogénèse du vivant. Trois jours de suite, devant un auditoire nombreux et captivé, rassemblé dans l'amphithéâtre Marguerite de Navarre, se sont succédés des représentants de diverses disciplines scientifiques et artistiques, qui ont abordé les mêmes questions concernant la forme, mais cette fois-ci d'un point de vue théorique ou historique. Ce fut pour les proches du Fresnoy un moment mémorable, magistralement conclu par les interventions de Georges Didi-Huberman (philosophe, théoricien et historien de l'art) et de Jean Nouvel (architecte). Le colloque, filmé par les soins du Collège de France, est désormais mis en ligne. Par ailleurs, les actes seront prochainement publiés par les éditions du Seuil, dans la collection Le genre humain, dirigée par Maurice Ollender (qui fut l'auteur d'une conférence érudite sur Priape, le dieu amorphe...).

Au Fresnoy même, Panorama 19, l'exposition annuelle des œuvres réalisées par les étudiants des 19e et 20e promotions, et par leurs professeurs, a été inaugurée le 22 septembre, et présente des œuvres d'une qualité exceptionnelle, comme le reconnaît son commissaire Jean de Loisy, qui a repéré de jeunes artistes susceptibles d'être exposés chez lui, au Palais de Tokyo. Pour le catalogue de Panorama 19, Jean de Loisy a convié l'écrivain Yannick Hænel, professeur invité en 2016-2017, à écrire un texte intitulé Roman - L'élégance, la science, la violence ! qui revisite le travail de création d'une année au Fresnoy comme une œuvre de fiction littéraire. Nul doute que cet ouvrage deviendra bientôt un collector, comme on dit...

Nonobstant la richesse de ce qui vient d'être évoqué, la célébration de ce que Le Fresnoy

a accompli en vingt ans et de la place qu'il a acquise sur la scène artistique et dans la pédagogie de l'art, continuera d'être célébré tout au long de l'année universitaire 2017-2018. Ainsi, pendant le mois d'octobre 2017, seront programmées quotidiennement à la Villa Médicis, siège de l'Académie de France à Rome où le projet du Fresnoy est né, des œuvres cinématographiques et vidéographiques produites par nos jeunes artistes. La Villa Médicis accueillera également pour des rencontres et des présentations trois collaborateurs du Fresnoy : Daniel Dobbels (chorégraphe, écrivain et critique d'art, professeur invité en 2006-2007, désormais consultant permanent), Bruno Nuytten (cinéaste, directeur de la photographie, professeur invité en 2016-2017), et Arnaud Petit (compositeur, professeur invité en 2014-2015 et 2015-2016). Trois de mes films seront aussi projetés, dont deux documentaires produits au Fresnoy : *Le Roi Rodin* (en grande partie tournée à la Villa Médicis à l'époque où le directeur en était Bruno Racine, aujourd'hui président du Fresnoy...) et *Morceaux de conversations avec Jean-Luc Godard*, ainsi que le long-métrage de fiction *Rome Roméo*, lui aussi tourné en partie à l'Académie de France à Rome, en 1989, alors même qu'était conçu et lancé le projet artistique et pédagogique du Fresnoy. À ce chapitre des productions cinématographiques et vidéographiques, réjouissons-nous du partenariat entre Le Fresnoy et Beaux-arts magazine dont la toute nouvelle plateforme internet diffuse chaque semaine, depuis le 29 juin jusqu'au 22 décembre, une œuvre d'un de nos jeunes cinéastes, d'Anri Sala à Randa Maroufi, en passant par Clément Cogitore, Enrique Ramirez, Neil Beloufa, Emad Alebrahim Dkhordi, Hicham Berrada, et bien d'autres, avec de remarquables textes de présentation signés par Julie Ackermann. Cette culture de référence que reste le cinéma pour Le Fresnoy a été également mise à l'honneur pendant le premier semestre 2017 par une programmation mensuelle au cinéma MK2 Beaubourg, de films réalisés tant par nos étudiants que par nos cinéastes professeurs invités.

Le lundi 13 novembre sera remis à un de nos jeunes artistes, le 11e Prix StudioCollector, créé à l'initiative des collectionneurs Isabelle et Jean-Conrad Lemaître, dont il faut saluer le fidèle soutien. Tout au long du premier semestre, plusieurs expositions seront présentées dans les divers campus de l'Université de Lille, à l'invitation de Laurent Brassart, vice-Président Culture de l'Université Lille3, membre de notre conseil d'administration.

En mai 2018, une journée sera consacrée dans nos espaces au thème : « 20 ans de musique contemporaine au Fresnoy », qui mettra en relief la présence de la création musicale d'aujourd'hui grâce aux compositeurs qui furent professeurs invités : de Thierry de Mey à Yann Robin, en passant par Kasper T. Tøpeltz, Georges Aperghis, Fausto Romitelli, Andrea Cera, Paolo Pachini, Mauro Lanza, Bernard Cavanna, Andrea Molino, Robin Rimbaud/Scanner, Thomas McIntosh, Robert Henke, Arnaud Petit. Sans oublier que Pascal Dusapin fut conférencier dès l'année d'ouverture et que des collaborations régulières ont eu lieu entre Le Fresnoy et l'Ircam, à partir d'un colloque commun, tenu en 1998, sur la question de la voix (croisant les points de vue des compositeurs avec ceux des plasticiens), et jusqu'à aujourd'hui, avec le soutien de son actuel directeur Frank Madlener, qui a récemment rejoint dans notre conseil d'administration, Jean-Claude Casadesus, directeur de l'Orchestre national de Lille.

Au printemps 2018, la Cité de l'Architecture et du Patrimoine au Palais de Chaillot consacrera une journée à une rencontre avec Bernard Tschumi, à qui l'on doit l'architecture du Fresnoy - Studio national (plusieurs fois primée en France et à l'étranger), à partir du site de l'ancien centre de distractions populaires créé en 1905, défi-

nitivement fermé en 1975. À cette occasion, un film sera réalisé au Fresnoy, où Bernard Tschumi a souhaité répondre à un abécédaire, sur le célèbre modèle de celui de Gilles Deleuze.

Au cours de cette année anniversaire, seront soutenus les doctorats en création artistique entrepris par de jeunes artistes du Fresnoy : Isabelle Prim, SMITH (en cotutelles avec l'Université du Québec à Montréal), et en commençant par Joachim Olender (en cotutelle avec l'Université de Paris 8), dont la soutenance au Fresnoy, début avril, donnera lieu à une présentation de ses œuvres de plasticien et de cinéaste.

Enfin, en juillet 2018, les prochaines Rencontres internationales de la Photographie d'Arles, comme leur directeur Sam Stourzé en a accepté le principe, devraient accueillir une exposition en hommage à vingt années de création photographique au Fresnoy où sont intervenus comme professeurs invités des photographes tels que : Patrick Bailly-Maître-Grand, Hicham Benohoud, Gao Bo, Chung-Chun Choi, Tom Drahos, Bernard Faucon, Joan Fontcuberta, Nicolas Moulin, Eric Poitevin.

D'autres manifestations sont encore en projet en France et à l'étranger, pour saluer le travail effectué pendant les vingt premières années d'existence du Fresnoy, dont certaines avec l'appui de l'Institut français. Et puis, arrivera le moment de tourner la page, de se consacrer à l'écriture, à la conception, à l'invention de ce que sera le destin du Fresnoy dans les vingt prochaines années, tirant la leçon de cette sorte de devise qui nous a réussi jusqu'à ce jour : l'utopie est un impératif.

Alain Fleischer,  
directeur du Fresnoy

Twenty years old: that is something to experience, to celebrate, a moment to take stock, to act, to make projects, and to dream.

Celebrations of the 20th birthday of Le Fresnoy - Studio National started on 2 October 2017, somewhat ahead of the precise anniversary date, with the welcoming ceremony for students of the 20th and 21st intakes, named respectively "Chantal Akerman" and "Michelangelo Antonioni."

For it was on 12 November 1997 that Michæl Snow, Raul Ruiz, Sarkis, Anne Teresa De Keersmæker/Thierry De Mey (visiting artists/professors) and Raymond Bellour (lecturer) greeted the first students as they began to arrive. That inaugural year witnessed two events that clearly proclaimed Le Fresnoy's future ambitions: the exhibition *Projections-Les transports de l'image* (curator: Dominique Païni), and the symposium *Plasticités, signes des temps* (conceived by Catherine Malabou), culminating with a lecture by Jacques Derrida on Antonin Artaud.

Twenty years later, in 2017, two significant events, once again an exhibition and a symposium, but this time with a common title, *Art & Science: The Dream of Forms - Arts, Sciences & Cie*, are the fruit of intensive preparation by a research group that spent several months working together at Le Fresnoy, developing the dialogue between scientists and artists from diverse disciplines - mathematicians and visual artists, biologists and photographers, physicists and composers, cosmologists and filmmakers, etc. - in order to seek answers to the question, What dreams do forms make us dream? And what do forms themselves dream of?

Of course, we had in mind such notions as metamorphosis and monstrousness, and these words by Victor Hugo in *Toilers of the Sea*: "Everything loses form, even the unformed." Piloted by Olivier Perriquet, a Fresnoy alumnus and, as it happens, a mathematician, this group was tasked with examining the ways in which form is approached by, on one side, scientists, who study living or inanimate matter, and on the other by artists, who put the emphasis on formal experiment - in contrast, that is, to those whose main interest is narrativity, and who uses images and sounds to tell stories, still based on cinema, the model that continues to dominate the art scene more than 120 years after its invention. The idea was to make the point that forms (their evolution, their changes) also tell us stories and have their own story to tell, their own history. Discussions within the research group brought to light interesting convergences between the worlds of representation issuing from science and those born of the imagination.

The exhibition, which opened in June 2017 at the Palais de Tokyo, no doubt the liveliest space for contemporary art in Paris today, where it was hosted by the institution's president Jean de Loisy (who also curated the exhibition *Panorama 19* at Le Fresnoy), brought together three different kinds of research into form. There were those who were directly grounded in scientific laboratories, for example the representations of the human genome by the biologist Annick Lesne, using photography, and the video projection of cellular automata, 'The Game of Life' (*Le jeu de la vie*) by mathematician Jean-Paul Delahaye. Work that was purely scientific, and yet fascinating in its visual beauty, sat beside pieces from artists who take their inspiration from the progress of contemporary science (Clément Cogitore, Gaëtan Robillard, Fabien Giraud & Raphaël Siboni, among others), or from the mystery of forms (Sylvie Chartrand, our first student from Quebec). A direct result of the exchanges within the research group, a third category of work presented fruitful collaborations between artists and scientists: Jonathan Pepe, Thibaut Rostagnat and David Chavalarias, Alain Prochiantz and Jean-François Peyret, Jean-Philippe Uzan and SMITH, or again Jean-Philippe Uzan with Arnaud Petit, who invited me to take part in their project as a filmmaker. I

was particularly satisfied to note that, as we had been hoping, visitors responded to all the works in the show as worthy of a major contemporary art centre; there was not a hint of doubt about their legitimacy in such a setting. This was a great relief to the scientists, who were both uncomfortable and shy about presenting themselves as artists. Curiosity, interest, surprise, and even fascination outweighed any other kind of thoughts in visitors' minds. True, this exhibition featured many works produced at Le Fresnoy, but there were others too, like the ones proposed by Claire Moulène, my co-curator for this show, who is a permanent curator at the Palais de Tokyo. But what struck me as most important was the manifesto aspect, the way this exhibition argued for a fusion of the different answers offered respectively by scientists and artists to the inexhaustible mystery of the birth of forms and the infinite variety of appearances assumed by matter, both what we can observe through microscopes and telescopes, the infinitely small and the infinitely big, and the matter of which we are ourselves constituted, on the scale of what Jean-Luc Godard, when speaking to students at Le Fresnoy, called the infinitely medium - for which the instrument of observation, he argued, was the camera. The exhibition gave rise to a remarkable catalogue in the form of a special issue of the journal *Palais*. The opening was attended by Minister of Culture Françoise Nyssen, Gérard Darmanin, the Minister for Action and Public Accounts, who is vice-chairman of the Le Fresnoy board, and Jack Lang, who signed the Studio National into existence. Our concerns, and our contribution to art history and art teaching, were the subject of a special issue of the journal *Artpress2* titled *The Fresnoy Effect*.

This exhibition ran throughout the summer. Shortly before it closed, on 10 September, a symposium was held at the prestigious Collège de France, hosted by its general administrator, Alain Prochiantz, an eminent biologist who holds the chair in the Morphogenesis of Life Forms. For three days, watched by a large and captivated audience in the Marguerite de Navarre lecture theatre, representatives of the various scientific and artistic disciplines took turns to address these same questions of form, but now from a theoretical or historical viewpoint. For everyone involved with Le Fresnoy this was a memorable moment, masterfully rounded off by the interventions of Georges Didi-Huberman (a philosopher, theoretician and art historian) and Jean Nouvel (architect). The film of the symposium, organised by the Collège de France, is now available online, and the proceedings are due to be published by Éditions du Seuil in its *Le genre humain* collection, edited by Maurice Olender (who gave a learned talk on 'Priapus, the Amorphous God').

At Le Fresnoy itself, *Panorama 19*, the annual exhibition by students in the 19th and 20th intakes, and also by their teachers, was inaugurated on 22 September. The quality of the works here was exceptional, a fact recognised by the show's curator, Jean de Loisy, who spotted a number of young artists he could see himself exhibiting as director of the Palais de Tokyo. For the catalogue of *Panorama 19*, Jean invited the writer Yannick Hænel, a visiting professor in 2016-2017, to write a text titled *Roman - L'élégance, la science, la violence !* which revisits the creative work done over the year at Le Fresnoy in the form of a literary fiction. I have no doubt that this book will soon become a collector's item.

For all the richness of the events I have just mentioned, the celebration of what Le Fresnoy has accomplished in twenty years and the position it has attained on the art scene and in the world of art teaching will continue to be celebrated throughout the 2017-2018 academic year. In October 2017, for example, the Villa Medici, the Roman home of the French Academy where the Le Fresnoy project was first conceived, is putting on a daily programme of film and video works made by our young artists. The Villa Medici will also be welcoming three Le Fresnoy collaborators for a series of debates and presentations: Daniel Dobbels (choreographer,

writer and art critic, visiting professor in 2006-7, now a permanent consultant), Bruno Nuytten (filmmaker, lighting cameraman and visiting professor in 2016-17), and Arnaud Petit (composer, visiting professor in 2014-15 and 2015-2016). Three of my own films are also being shown, including two documentaries that were produced at Le Fresnoy: *Le Roi Rodin* (most of which was shot at the Villa Medici when its director was Bruno Racine, who is now president of Le Fresnoy) and *Morceaux de conversations avec Jean-Luc Godard*, plus the fiction feature, *Rome Roméo*, part of which was also shot at the French Academy in Rome, back in 1989, which is when the artistic and pedagogical project for Le Fresnoy was conceived and set in train. And, on the subject of film and video productions, I am delighted to announce the partnership between Le Fresnoy and *Beaux-arts* magazine, whose new Internet platform has been presenting works by our young filmmakers, from Anri Sala to Randa Maroufi, and including Clément Cogitore, Enrique Ramirez, Neil Beloufa, Emad Aleebrahim Dkhordi, Hicham Berrada, in a weekly programme running from 29 June to 22 December. The remarkable presentation texts accompanying these works are by Julie Ackermann. Cinema, which remains the great cultural reference point for Le Fresnoy, was also celebrated during the first half of 2017 by a monthly programme at the MK2 Beaubourg cinema in Paris featuring films made by our students and visiting professors/filmmakers.

On Monday 13 November one of our students will be awarded the 11th StudioCollector Prize, created on the initiative of the collectors Isabelle and Jean-Conrad Lemaître, whose faithful support I would like to gratefully acknowledge here. Throughout the first half of the school year, several exhibitions will be put on at various campuses of the Université de Lille, at the invitation of Laurent Brassart, Vice-President for Culture at Université Lille3, who sits on our board.

In May 2018, our spaces will dedicate a day to the theme of "20 years of contemporary music at Le Fresnoy," spotlighting the presence of new music through the contributions of the composers who have served as visiting professors at the school: Thierry de Mey, Yann Robin, Kasper T. Toeplitz, Georges Aperghis, Fausto Romitelli, Andrea Cera, Paolo Pachini, Mauro Lanza, Bernard Cavanna, Andrea Molino, Robin Rimbaud/Scanner, Thomas McIntosh, Robert Henke and Arnaud Petit - as well, of course, as Pascal Dusapin who was a lecturer here during the inaugural year. It should also be noted that there have been regular collaborations between Le Fresnoy and Ircam, originating a joint symposium held in 1998 on the subject of the voice (comparing the viewpoints of composers and artists), and still supported today by its current director, Frank Madlener, who recently joined our board, and Jean-Claude Casadesus, director of the Orchestre National de Lille.

In spring 2018, the Cité de l'Architecture et du Patrimoine at the Palais de Chaillot will organise a day of discussion with Bernard Tschumi, who designed the building for Fresnoy - Studio National (this has won several prizes in France and abroad), starting from the old dance hall and popular entertainment centre founded here in 1905, which closed in 1975. On this occasion a film will be shot at Le Fresnoy in which Tschumi has chosen to follow the model of the famous French TV interview series, *L'abécédaire* de Gilles Deleuze.

This birthday year will see the presentation of two doctoral theses in artistic creation by young artists from Le Fresnoy: Isabelle Prim, SMITH (in a co-tutoring arrangement with the Université du Québec in Montreal), and, first, at Le Fresnoy in early April, Joachim Olender (in a co-tutoring arrangement with the Université de Paris 8), leading to a presentation of his works as an artist and filmmaker.

Finally, in July 2018, the director of the *Rencontres Internationales de la Photographie* in Arles,

Sam Stourdzé, has agreed to host an exhibition celebrating twenty years of photography at Le Fresnoy, where the visiting professors in this discipline have included Patrick Bailly-Maître-Grand, Hicham Benohoud, Gao Bo, Chung-Chun Choi, Tom Drahos, Bernard Faucon, Joan Fontcuberta, Nicolas Moulin and Eric Poitevin.

Other events are planned in France and abroad to acclaim the work done during the first twenty years at Le Fresnoy, some of them with the support of the Institut Français. After which it will be time to turn the page and to concentrate on writing, on conceiving and inventing the future at Le Fresnoy over the next twenty years, while continuing to learn the lessons of the motto that has served us so well so far: utopia is an imperative.

Alain Fleischer,  
director of Le Fresnoy

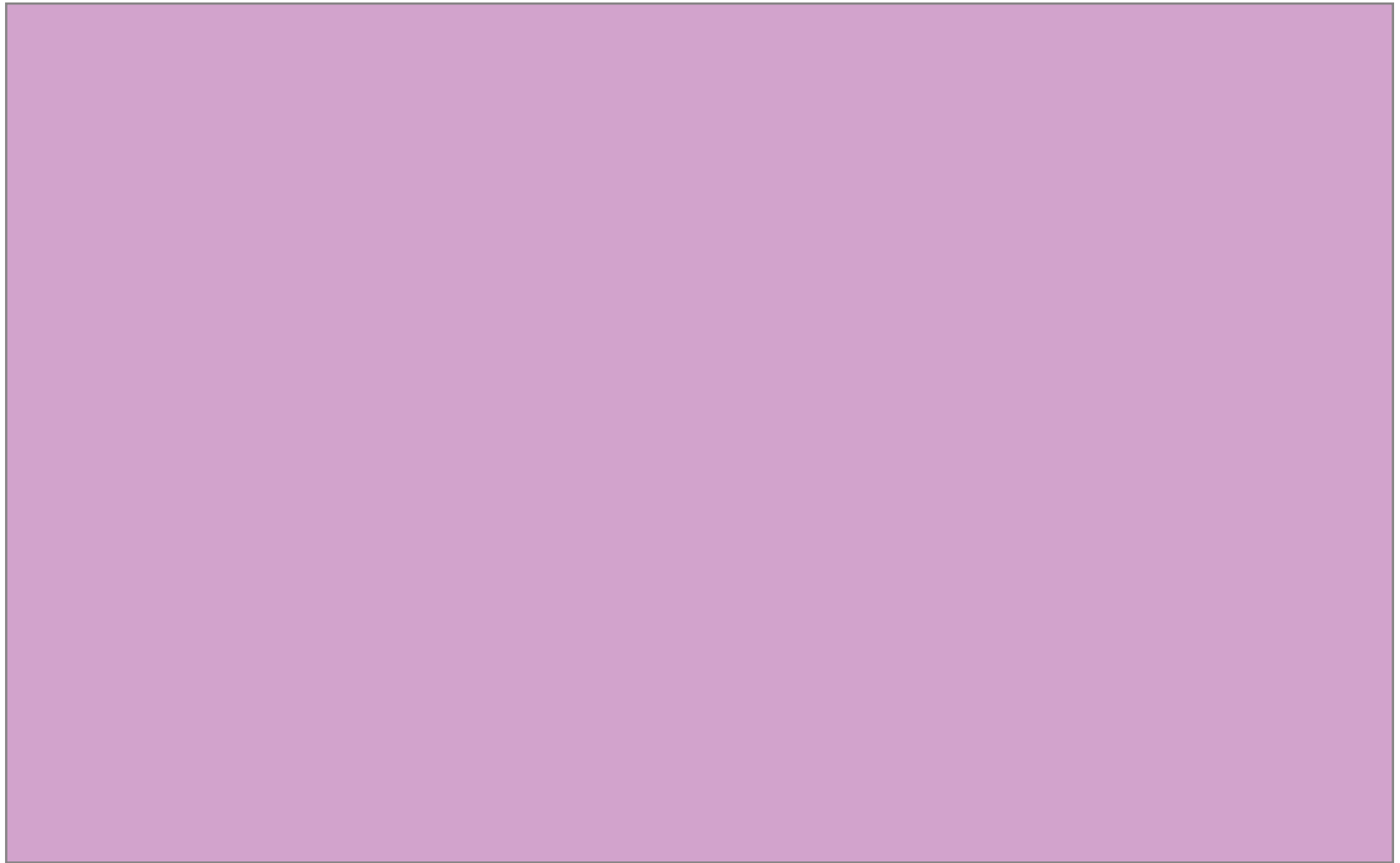
# GAO BO

**L'œuvre de Gao Bo n'a d'autre loi que celle de la recherche des moyens d'expression variés – photographie, peinture, sculpture, installation, performance, architecture... – pour dire à la fois sa passion de la création et sa hantise de la destruction, son espoir et son désespoir.**

Ce sont de tels sentiments antagonistes qui permettent de comprendre certains de ses gestes d'artiste : par exemple, lorsqu'il accroche de grands tirages photographiques aux murs de la galerie pour le vernissage, avant de les recouvrir de peinture noire dès le lendemain puis, un peu après dans le cours de l'exposition, d'effacer l'effacement, de chercher à retrouver l'image perdue. Ou encore, lorsqu'il émulsionne un corps de femme pour qu'il devienne le support photographique vivant, périssable, la reproduction éphémère, de cette femme idéale et éternelle qu'est Mona Lisa. Ou encore, lorsqu'il ramène du Tibet – la terre de son inspiration mystique – des cailloux dont il fait le support, prélevé à la nature et destiné à y retourner, de portraits photographiques d'êtres humains, matériau minéral à la fois des spectres et de leurs tombeaux. Si le jeune enfant, incompris par sa famille, qui voulait faire des études de beaux-arts, puis de musique, s'est finalement fait connaître, par hasard, comme photographe, la conscience de ce que certaines photographies doivent au réel plus qu'à un regard d'artiste, a conduit Gao Bo à ne tirer aucune gloire de quelques-unes de ses images de reportage, qui lui valurent d'être repéré, y compris

celles, rapidement effectuées à titre d'exercice dans son école de beaux-arts, parmi l'atelier de nu académique, avec un appareil de fortune prêté par un professeur, qui lui valurent, à sa plus grande surprise, de recevoir le Prix Hasselblad.

La rencontre avec Gao Bo, l'écoute de son histoire telle qu'il la raconte, déjouent avec une force irrésistible la perception convenue de l'artiste comme héros d'une aventure mondaine, dans cette même société où brillent les golden boys, les traders et les champions de l'art-marchandise. De certains artistes chinois internationaux, on pourrait dire : nationalité : artiste ; profession : Chinois. Sans jouer avec les mots, j'essaierai de me faire comprendre en avançant que Gao Bo est d'abord un artiste, puis que Gao Bo est Chinois, mais qu'il n'est pas ce que le milieu de l'art appelle aujourd'hui un artiste chinois.



Vue de la falaise de Bamiyan par un drone. © P. Convert, technologie Iconem.

**The only law governing the work of Gao Bo is the search for diversity of expressive forms. Whether via photography, painting, sculpture, installation, performance, or architecture, he strives to articulate his passion for creation and his dread of destruction, his hopes and his despair.**

It is these conflicting feelings that help us read some of his artistic actions, and notably his gesture of hanging large photographic prints in the gallery space for the opening night, then covering these with black paint the following day, and, a little later on during the exhibition period, erasing the obscuring in an attempt to recover the lost image. Or again, when he covered a woman's body with emulsion, making it a living, perishable photographic support, an ephemeral reproduction of that ideal and eternal woman that is the Mona Lisa. Or when he brought back from Tibet, which for him is a land of mystic inspiration, pebbles that would serve as the support for photographic portraits of human beings, the mineral material (which he took from nature and which is destined to return to it) of both spectres and their tombs. If this man who, as a young child met with the incomprehension of his family, and who wanted to study fine arts and then music, eventually made a name for himself, by chance, as a photographer, his awareness of what photographs owe to reality rather to the artist's gaze has made Gao Bo disinclined to take pride in the photojournalistic images that got him noticed, including the ones that he dashed off as an exercise at art school, during the life class, using a make-

shift camera lent by a teacher, which, to his great surprise, won him the Hasselblad Prize.

To meet Gao Bo and hear him tell his story is to witness an irresistible subversion of the conventional image of the artist as the hero of a social adventure inhabiting the same world as golden boys, traders and champions of art as commodity. There are some international Chinese artist who could be summed up as follows: nationality: artist; profession: Chinese. Without playing on words, I will try to get my idea across by suggesting that Gao Bois is first of all an artist, and that Gao Bo is Chinese, but that he is not what the art world today would call a Chinese artist.

# THIERRY FOURNIER

**Artiste et commissaire d'exposition indépendant, né en 1960, Thierry Fournier est architecte de formation (diplômé de l'École nationale supérieure d'Architecture de Lyon). Il vit et travaille à Aubervilliers et Paris. Son travail aborde les limites de l'humain, de l'altérité et de la socialité et notamment la manière dont celles-ci se rejouent dans les relations à la technologie. Déployant une pratique protéiforme (installations, objets, vidéos, impressions, performances, pièces sonores...), il s'empare fréquemment d'éléments existants qu'il modifie ou déplace pour en soulever les enjeux, proposant ainsi un regard sur les relations entre individus, société, nature et artefacts.**

Sa pratique de commissariat d'exposition prolonge cette réflexion, principalement à propos de questions collectives. Il aborde l'exposition comme médium, en portant une attention spécifique à son expérience sensible, sa spatialité et à ses temporalités. Il est responsable du groupe de recherche EnsadLab Displays à l'Ensad (Paris), avec le critique J. Emil Sennewald, consacré aux formes contemporaines de l'exposition. Il co-initie de nombreux projets d'investigation, sur l'édition en art (Pandore), les collections publiques (Collection Artem), les conditions économiques des arts visuels (Économie Solidaire de l'Art), etc. Il intervient également à l'École nationale supérieure d'Art et de Design de Nancy et à Sciences Po Paris.

Son travail fait l'objet de nombreuses expositions personnelles et collectives en France et à l'étranger. Expositions récentes : ZKM (Karlsruhe), Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis, Ososphère et Opéra national du Rhin (Strasbourg), Saarländisches Künstlerhaus (Saarbrück), Ars Santa Monica (Barcelone), La Terrasse (Nanterre), etc.

«L'invitation qui m'est faite par Le Fresnoy pour cette double expérience résonne tout particulièrement avec le dialogue que j'ai toujours instauré

dans mon travail, entre ma démarche d'artiste et de commissaire, et de nombreux projets de recherche et création impliquant des étudiant-e-s, artistes ou chercheurs-euses, qui visent à ouvrir des réflexions sur l'art à travers la pratique. L'autre point de croisement concerne le rôle du numérique. La relation spécifique au Fresnoy entre art, cinéma et numérique fait face à l'évolution des industries culturelles et du web, où les technologies et l'immersion sont aussi devenues de puissants vecteurs de contrôle et de capture. Dans ce contexte, je m'intéresse davantage à la manière dont l'art peut susciter une pensée critique sur la technologie et les enjeux d'identité et de socialité qui en résultent – plutôt qu'à une « augmentation » des formes, caractéristique de l'approche moderniste des arts numériques. Enfin, je voudrais porter une attention particulière à l'économie des œuvres (au sens large) et à la pensée de leur exposition – deux questions qui peuvent aussi susciter des débats collectifs.

Au moment où j'écris ce texte, mon propre projet est encore en réflexion, sa forme pouvant évoluer entre jeu vidéo, film, installation... J'ai évidemment le désir d'expérimenter l'environ-

nement du Fresnoy mais j'aimerais aussi le faire réagir à des objets ou agents extérieurs, sans savoir encore comment. C'est en tout cas autour de ces rapports critiques entre l'art, le cinéma et les industries culturelles, les œuvres et leur exposition, que je souhaiterais orienter cette année au Fresnoy – aussi bien pour ma propre création que pour le travail avec les artistes étudiant-e-s, en parallèle de leurs propres questionnements. »

T.F.



Ecotone, installation en réseau / network installation, 2015 © Thierry Fournier.

**Born in 1960, Thierry Fournier is a French artist and curator living and working in the Paris area. Formerly an architect, he holds an Architecture degree from the École Nationale Supérieure d'Architecture in Lyon. His works address the limits of what is human, of otherness and of sociality, and how these questions are rehearsed in a context reconfigured by technology. His installations, objects, videos, photographs and performances modify or displace existing objects in order to highlight the issues implicit within them. His work uses these situations to offer a perspective on the relationships between individuals, society, nature and artefacts.**

As a curator, he addresses these questions through collective forms, approaching the exhibition as a medium and focusing on the exhibition experiences of spatiality and temporality. He also co-initiates collective projects relating to curating, publishing and the art economy (Artem Collection, Echolalie, Pandore, Économie Solidaire de l'Art, etc.). Together with art critic J. Emil Sennewald, he co-heads the Displays research group at EnsadLab/Ensad (Paris), dedicated to the exhibition forms and practices. He is also a lecturer at the École Nationale Supérieure d'Art et de Design de Nancy and Sciences Po Paris.

His work is regularly exhibited in France and abroad. Recent exhibitions include ZKM (Karlsruhe), Saarländisches Künstlerhaus (Saarbrücken), Ososphère and the Opéra National du Rhin (Strasbourg), Alma (Paris), Lo Pati (Ampostà), La Terrasse (Nanterre), Ars Santa Monica (Barcelona), etc.

“The invitation offered by Le Fresnoy for this double experiment resonates in a very singular way with the constant dialogue that I pursue, between my practice as an artist and curator, and my research and creative projects involving students, artists, authors and researchers, with a view to initiating a reflection on contemporary art through practice. The other point of intersection concerns the role of the digi-

tal. The specific interplay between art, cinema and the digital developed at Le Fresnoy confronts the evolution of the cultural industries and the Internet, as technology and immersion have also become powerful vectors of control and capture. In this context, I am more interested in the ways art can stimulate critical thought about technologies and their impact on identities and socialities than in the 'augmentation' of its forms, which is characteristic of the modernist approach to digital arts. Last but not least, I think it is essential to pay attention to the economy of works (in the broad sense) and to the ways of thinking about their exhibition – two issues that can also be the subject of collective discussions.

As I write this text, my own project is still in process. Its form may evolve somewhere between 3D, video game, film and installation. I obviously desire to experience the Fresnoy environment but I would also like to make it react to external objects or agents – exactly how, I do not yet know. For my work with the artists/students as well as for my own project, my reflection would thus be structured by these critical relations between art, cinema and cultural industries, the works and their exhibition, in parallel with the questions raised by the artists/students themselves. “

Edwin Carels  
University College Ghent - Faculty of Fine Arts

# ALAIN GUIRAUDIE

**Dennis Lim, à l'occasion de la rétrospective consacrée à Alain Guiraudie au Lincoln Center en décembre 2013 : « Ouvertement gay, attiré par la vie rurale et la culture ouvrière traditionnelles de sa région natale de l'Aveyron et de ses environs, Alain Guiraudie fait entendre une voix singulière et unique dans le cinéma. Plusieurs de ses films, dont son succès de 2001, *Ce Vieux rêve qui bouge*, qualifié par Jean-Luc Godard de meilleur film à Cannes cette année-là, sont des contes protéiformes, ancrés autant dans les insondables mystères du désir que dans les faits concrets de la vie sociale.**

Alain Guiraudie est un véritable original, une voix sui generis dans le cinéma contemporain, qui défie radicalement les catégories. Ses films sont, entre autres choses, des dissections franches et étonnantes du désir sous toutes ses formes et ils existent dans des mondes totalement imaginaires, suspendus entre utopie et réalité.

« (...) taxinomiste de l'érotisme hétérodoxe, Alain Guiraudie a fait ses débuts au festival de Cannes avec sa dernière pastorale protéiforme, *Rester Vertical*. Dans le précédent film de Guiraudie, *L'inconnu du Lac*, un lieu de drague devenait scène de crime, amphithéâtre pour un duel entre les forces d'éros et de thanatos. Dans son nouveau film, le sexe et la mort fusionnent de manière encore plus spectaculaire dans une pièce qui mêle euthanasie, nécrophilie borderline et explosion de rock progressif à la Pink Floyd. Ce n'est là qu'une des rencontres en plein air de l'odyssée onirique du protagoniste du film, Léo (Damien Bonnard), un cinéaste en panne créatrice qui parcourt la campagne française dans sa Renault, en quête d'inspiration pour un scénario en retard et trouvant toutes sortes de stimuli charnels. Attiré par un jeune homme qui vit avec son tuteur bien plus âgé que lui (possiblement

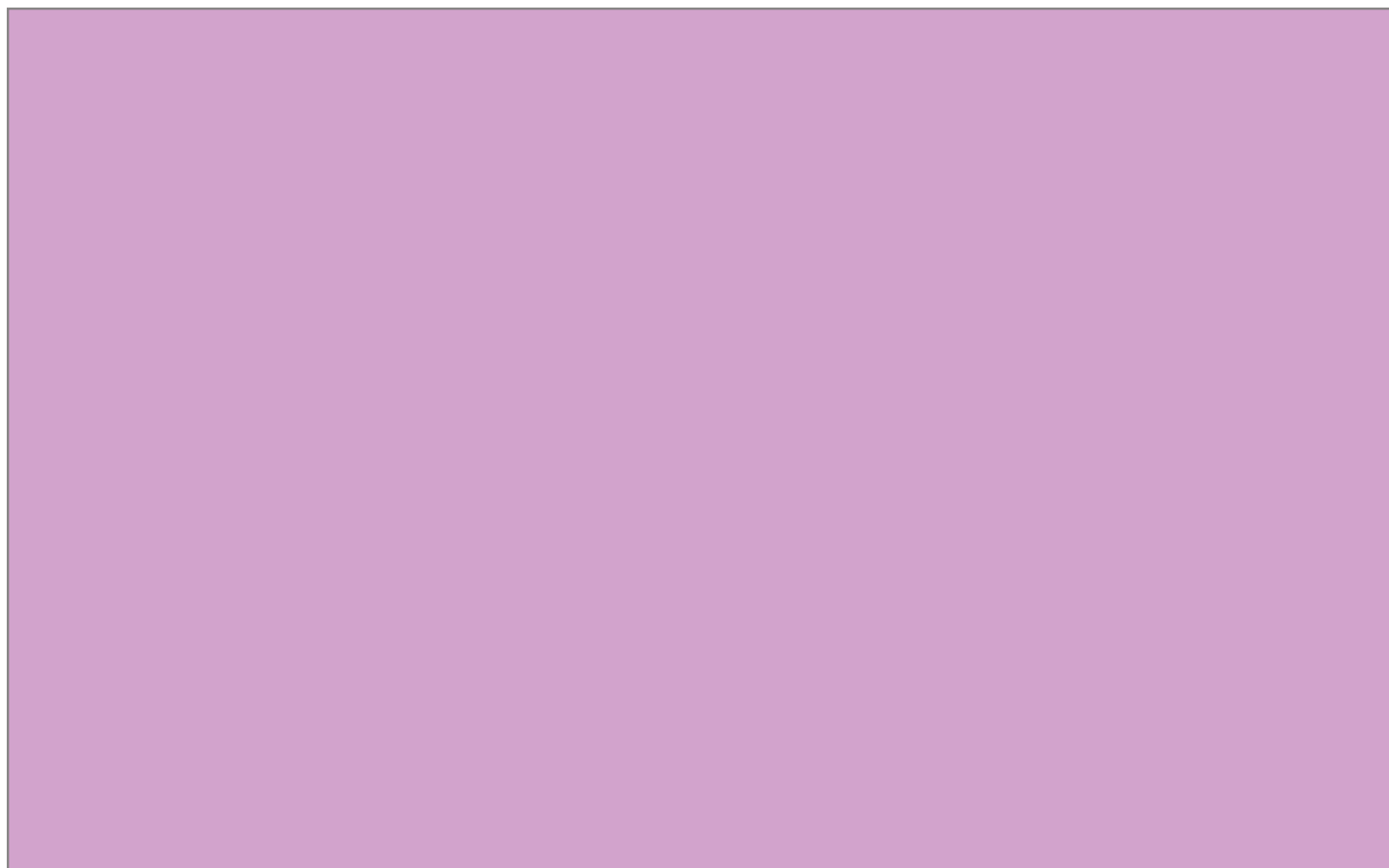
un amant), il se lance dans une liaison avec une bergère (India Hair), avec laquelle il a presque immédiatement un enfant.

Les films de Guiraudie sont des contes de fées contemporains, enracinés dans les évocations concrètes de sa région natale du sud-ouest de la France, mais sujets aussi à des éclairs de fantaisie et de libre association. *Rester Vertical* tourne autour d'un nombre limité de lieux – ferme, pâturage, route de montagne sinueuse, ville côtière grise –, tandis que ses personnages se réorganisent selon un schéma égalitaire du désir. Le grand sujet de Guiraudie est la liberté, que, peut-être jamais plus clairement que dans *Rester Vertical*, ses films abordent à la fois en terme de contenu et de forme. Offrant un regard décalé sur ce que la plupart des autres films appelleraient des questions de société (monoparentalité, suicide assisté), le film flirte également avec le mythique dans les interludes avec l'habitant guérisseur des marais ainsi que le spectre omniprésent des loups qui errent en périphérie. Le titre sonne à la fois comme un cri de ralliement et comme un jeu de mots douteux, alors que le film se veut avant tout une contemplation sur ce que signifie être un humain, un animal vertical. Le

vaste spectre de la vie est ici présent, de la naissance filmée frontalement à la mort extatique, au sexe comme origine du monde (plusieurs plans font ouvertement référence à Courbet) et comme fin. (...) »

Dennis Lim dans *Film Comment*, juillet-août 2016

Dennis Lim est directeur de la programmation cinématographique au Lincoln Center (NY).



Ourse blanche © Bruno Nuytten

**Dennis Lim, à l'occasion de la rétrospective consacrée à Alain Guiraudie au Lincoln Center en décembre 2013 : “Openly gay, drawn to rural, working-class life who typically works in or near his home region of Aveyron in the south of France, Alain Guiraudie maintains a singular and unique voice in cinema. Many of his films, including his 2001 breakthrough *That Old Dream That Moves*, lauded by Jean-Luc Godard as the best film at Cannes that year, are shape-shifting tales, anchored equally in unknowable mysteries of desire and concrete facts of social life.**

Alain Guiraudie is a true original, a sui generis voice in contemporary cinema who utterly defies categories. His films are, among other things, frank and surprising dissections of desire in all its forms, and they exist in fully imagined worlds, suspended between utopia and reality.”

“(…) taxonomist of unorthodox eroticism, Alain Guiraudie made his Cannes competition debut with his latest shape-shifting pastoral, *Staying Vertical*. In Guiraudie's previous film and critical breakthrough, *Stranger by the Lake*, a cruising ground becomes a murder scene, an outdoor stage for the dueling forces of eros and thanatos. In the new film, sex and death merge even more sensationally in a setpiece that combines euthanasia, borderline necrophilia, and a blast of Pink Floyd-ish prog rock. This is but one out-there encounter in an oneiric odyssey for the protagonist, Léo (Damien Bonnard), a blocked filmmaker cruising the French countryside in his Renault, seeking inspiration for an overdue script and finding all manner of carnal stimuli. He's drawn to a young man who lives with a much older custodian (possibly lover), and begins an affair with a shepherdess (India Hair), with whom he almost immediately has a child.

Guiraudie's films are modern-day fairy tales, rooted in concrete glimpses of his native south-

western France but also given to free-associative flights of fancy. *Staying Vertical* cycles among a limited number of locations—farmhouse, pasture, a winding mountain road, a gray coastal town—as its characters rearrange themselves in an egalitarian diagram of desire. Guiraudie's great subject, which his films engage in both content and form, is freedom, perhaps never more so than in *Staying Vertical*. Taking a sidelong look at what most other movies would flag as social issues—single parenthood, assisted suicide—the film also flirts with the mythic, in the interludes with a swamp-dwelling healer and the ever-present specter of the wolves roaming the periphery. The title has the ring of both a rallying cry and a dirty joke, though the film above all asks to be read as a rumination on what it means to be a human being, a vertical animal. The vast spectrum of life is here, from frontally filmed birth to ecstatic death, sex as the origin of the world (several shots overtly reference Courbet) and also the end. (...)”

Dennis Lim in *Film Comment* juillet-août 2016

Dennis Lim is Director of Cinematheque Programming at the Lincoln Center (NY)



# MARION LAVAL JEANTET BENOÎT MANGIN

**Art Orienté Objet est un duo artistique créé en 1991 à Paris, réunissant Marion Laval-Jeantet et Benoît Mangin. Dans une approche résolument interdisciplinaire leur propos est d'étendre sans cesse la capacité de l'art à communiquer d'une manière non verbale. Au travers d'expériences anthropologiques, écologiques ou biotechnologiques, ils cherchent à comprendre les limites de leur propre conscience. Que ce soit par la tradition du Bwiti des pygmées, des expériences de méditation, ou une injection de sang de cheval, leur dessein est de dépasser leur propre entendement du monde, et de pouvoir transmettre ainsi la vision « grand angle » née de cette expérience.**

Leurs travaux dans le domaine de la biotechnologie les ont rattachés au mouvement Art Bio-tech (Jens Hauser, le Lieu Unique, 2003), et ils sont souvent rangés parmi les artistes aux frontières de l'art et de la science. Prônant un art de la résistance aux systèmes qui cantonnent l'artiste dans une unique fonction de concepteur d'œuvres, ils ont toujours mené des activités de recherche, d'enseignement et de militance parallèlement à leur travail artistique, ainsi qu'une activité d'organisateur d'exposition, en particulier avec le projet de réflexion sur l'art et l'environnement Veilleurs du Monde (Worldwatchers) qui se poursuit internationalement du Sud au Nord depuis plus de dix ans (Bénin, Cameroun, France, Norvège...).

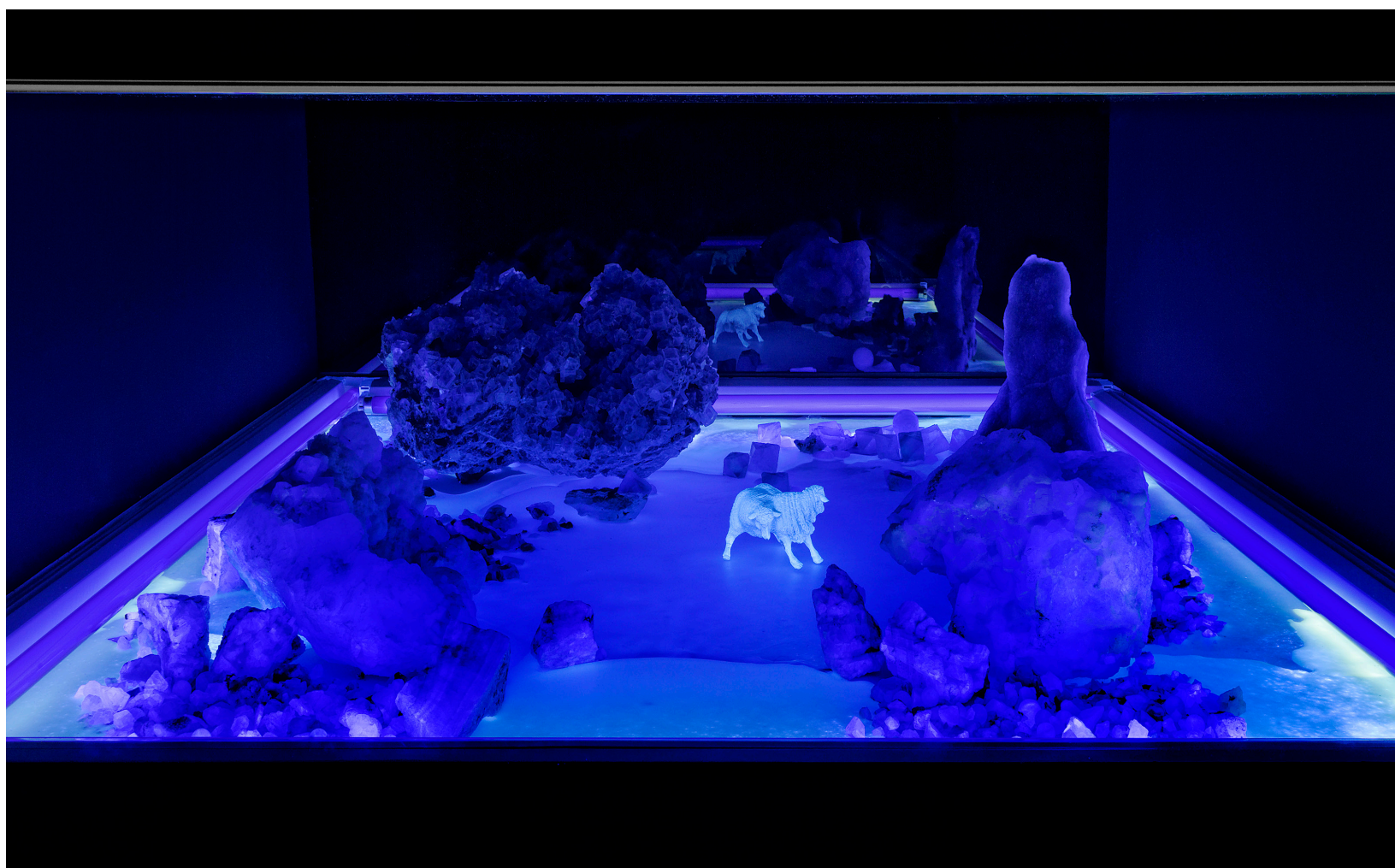
« Une partie de notre travail questionne la manipulation du vivant par la technologie, en particulier par les biotechnologies. Souvent, cette réalité est difficile à transmettre sur le plan imaginaire du fait de sa complexité scientifique. Pourtant, elle véhicule aujourd'hui une incroyable force évocatrice des libertés que l'homme s'octroie sur le vivant grâce à la science. Il y a là pour nous l'ouverture d'un univers à la fois fascinant et inquiétant tant il remet en question notre concep-

tion de l'existence et nos valeurs éthiques. Il nous a toujours semblé primordial que l'art ne s'investisse pas seulement dans la forme, si fascinante soit-elle, mais qu'il ait aussi un retentissement conceptuel, fictionnel, et politique. Aujourd'hui, nous menons de front plusieurs projets qui joignent des préoccupations artistiques, scientifiques, éthiques et environnementales.

Nous allons réfléchir cette année à la façon dont le travail numérique permettrait d'augmenter la part fictionnelle d'expériences bien réelles, conduisant un questionnement accru sur l'ambiguïté entre réalité et imaginaire. Des expériences de biotechnologie qui semblent improbables au plus grand nombre, telle la transformation génétique successive d'une bactérie pour obtenir une Souris en odeur de sainteté, autrement dit une souris qui émette "naturellement" des odeurs d'encens et de violette, sont-elles plus inouïes, plus irréelles que les fantasmes humains véhiculés par les récits mythiques qui ont conduites à sa conception ? Où est la réalité ? Où est la fiction dans un monde entropique ? Peut-être est-ce à la frontière que se situe la richesse de l'expression artistique, en ce sens que l'état borderline est selon nous celui de la plus grande inter-

rogation, de la plus grande spéculation entre notre conscience et notre émotivité. L'œuvre y devient l'objet d'une attirance troublante derrière laquelle se dissimule la complexité du monde réel, et l'on peut y concevoir l'outil numérique comme l'amplificateur de cet état de trouble et de chaos à l'origine de toute génération »

AOO



Art Orienté Objet, After man, *Dessine-moi un mouton*, 2015 © AOO, photo Blaise Adilon.

**Art Orienté Objet is an artistic duo that was formed in Paris in 1991 by Marion Laval-Jeantet and Benoît Mangin. Their resolutely interdisciplinary approach sets out to constantly expand art's capacity for non-verbal communication. In their anthropological, ecological and biotechnological experiments they seek to understand the limits of their own consciousness. Whether exploration the Pygmy tradition of Bwiti, meditation, or having themselves injected with horse blood, their goal is always to get beyond their own understanding of the world, and to be able to communicate the "wide angle" vision that results from this experience.**

Their work in the field of biotechnology has connected them with the Art Bio-tech movement (Jens Hauser, le Lieu Unique, 2003), and they are often classified among artists working at the borders of art and science. Champions of an art which resists the systems that confined the artist to the single function of conceiving works, their activity has always included research, teaching and activism as well as creative work. They also organise exhibitions: their project on art and the environment, Veilleurs du Monde (Worldwatchers), has been charting its course from South to North (Benin, Cameroun, France, Norway, etc.) for more than ten years now.

"Part of our work is about questioning the manipulation of life forms by technology, and especially biotechnologies. The scientific complexity of this reality means that it is often hard to convey in terms accessible to the imagination, and yet today it carries tremendous evocative power given the freedoms that, thanks to science, man has arrogated in his dealings with life forms. This opens up a world that for us is both fascinating and disturbing because it challenges our very notions of existence and our ethical values.

We have always considered it essential that

art should not concern itself exclusively with form, however fascinating this may be, but also have a conceptual, fictional and political dimension. Today, we are working on several simultaneous projects that unite our artistic, scientific, ethical and environmental concerns.

This year we are going to reflect on the way in which digital work would make it possible to increase the fictive element within experiences that are themselves very much real, thereby going further in our questioning of the ambiguous relation between real and imaginary. Are biotechnological experiments that will seem unlikely to most, such as the successive genetic transformations of a bacteria that will result in the creation of a Souris en odeur de sainteté, in other words, a mouse that 'naturally' emits the smells of incense and violet, more unreal than the human fantasies conveyed by the mythic tales that led to its conception? Where is reality, and where is fiction in an entropic world? Perhaps real richness of artistic expression is to be found on the border, in the sense that borderline states are, in our view, the ones where the greatest number of questions are asked, enabling maximum speculation about our consciousness and our emotivity. Here, the work of art becomes the object of a disturbing

attraction behind which is hidden the complexity of the real world. In this context, digital tools can be viewed as the amplifiers of that state of uncertainty and chaos which is the starting point of all generative processes."

AOO

# JULIEN MAIRE

**Julien Maire (né en 1969) travaille depuis le milieu des années 90 au croisement de plusieurs disciplines comme la performance, l'installation média et le cinéma, produisant des œuvres-performances live et hybrides.**

**Ses œuvres ont été présentées à Transmediale, Ars Electronica, Digital Art Festival, European Media Art Festival, Film Festival Rotterdam, Film Festival Oberhausen, Sonar, ZKM, ICC Tokyo, Empac, Powerstation Shanghai. Julien Maire a été le lauréat de la Biennale Update\_2 en 2008 et nommé pour le World Technology Award de New York en 2009; son travail s'est vu distingué par trois mentions d'honneur au Prix Ars Electronica.**

## LA PRODUCTIVITÉ DU PROTOTYPE

« A travers ses installations et ses performances, Julien Maire entend sonder systématiquement les technologies audiovisuelles. Sa recherche s'agrège en un manifeste hybride oscillant entre l'archéologie des médias et le développement d'une nouvelle constellation des technologies numériques. Ses productions se révèlent être de véritables prototypes, au sens étymologique du terme (du mot Proto "premier", forme primitive et du mot Tupos : empreinte, marque) produisant des configurations technologiques uniques générant des images d'une qualité nouvelle.

En déconstruisant des médias, comme la vidéo ou le film ou encore le diaporama, tout comme dans ses performances, Julien Maire met en évidence la question de la temporalité et de celle de notre propre expérience d'une image dans la durée. Par ce biais, il amène le spectateur à s'interroger sur le statut ambivalent d'une image en mouvement.

En visant à dépasser l'opposition simpliste "post-photographique" entre les médias analogiques et digitaux, le travail de Julien Maire invite à une reconsidération stratégique tout à la fois de

tout dispositif, comme des lexiques qui leurs sont liés ». Extrait de *The productivity of the prototype - on Julien Maire's Cinema of Contraptions*, Edwin Carels - University College Ghent - Belgium.

## CINÉMA & MATÉRIALITÉ

« Le sujet de la disparition de la pellicule ne suscite aujourd'hui plus aucun débat. Cependant la matérialité des images se trouve sans cesse re-questionnée et ce, notamment, dans le cinéma d'animation. Celui-ci tente de renouveler inlassablement ses modes de représentation tout comme les principes de sa propre mise en mouvement.

Les modes de captation, d'enregistrement et les supports de diffusion des images numériques deviennent de plus en plus raffinés. Depuis peu, les écrans deviennent flexibles, effectuant en quelque sorte la même révolution que la photographie qui passa du support métallique ou du verre à la cellulose. Ironie historique : un écran flexible rend en théorie possible la fabrication d'une pellicule qui pourrait contenir tous les films, un support dont les photogrammes seraient en perpétuel changement.

Cette pellicule infinie ne constitue qu'un

énoncé théorique du travail que j'aimerais déployer au Fresnoy : je questionnerai la matérialité de l'image numérique et ses modes d'enregistrement notamment en insérant directement au sein des capteurs numériques des sculptures "subminiatures". L'incrustation d'un corps exogène dans l'espace réduit de captation des images pourrait être assimilée à la technique du rayogramme. Une autre piste de travail est de graver définitivement des images sur les capteurs de caméras pour tenter d'implémenter de la permanence dans ce qui semble voué à un flux permanent du saisissement de la réalité ».

J.M



*Man at Work*, Projection en Stéréolithographie, 2014, Maas Museum Sydney © Julien Maire

**Since 1990 Julien MAIRE (b. 1969) has been working at the intersection of disciplines such as performance, media installation and cinema.**

**The works he produces are live, hybrid entities. They have been shown at Transmediale, Ars Electronica, Digital Art Festival, European Media Art Festival, Film Festival Rotterdam, Film Festival Oberhausen, Sonar, ZKM, ICC Tokyo, Empac, and Powerstation Shanghai. Julien Maire was winner of the Biennale Update\_2 award in 2008 and was nominated for the World Technology Award, New York, in 2009. He has been awarded special mentions for the Ars Electronica Prize on three separate occasions.**

## THE PRODUCTIVITY OF THE PROTOTYPE

"In his artworks and performances, Julien Maire (1969, France) systematically re-invents the technology of visual media. His research is a manifest hybrid between media-archæology and the production of new media constellations. His output consists of prototypes that perform exactly what their etymology promises (from protos 'first' and typos 'impression' or 'model'): proposing unique technological configurations that produce a new, specific image quality. Deconstructing time-based media such as video, film, slide projections and performances, Julien Maire underlines above all their durational aspect, making us aware of our own experience of an image in time.

Overcoming a simplistic 'post-photographic' opposition between analogue and digital media Maire's work invites for both a strategic reconsideration of indexicality and of apparatus theory.." from Edwin Carels, *The Productivity of the Prototype: on Julien Maire's Cinema of Contraptions*, University College Ghent - Belgium

## CINEMA & MATERIALITY

"Today, the disappearance of film stock is taken as given. However, the materiality of images is something that is constantly being questioned, especially

in animation, which is constantly trying to renew its modes of representation as well as the principles whereby movement is created.

The modes of capture and recording and the supports for the playing of digital images are becoming more and more refined. Screens have recently become flexible, and have in a sense enacted the same kind of revolution as photography in going from a metal or glass support to celluloid. By a historical irony, a flexible screen makes it theoretically possible to produce film stock that could contain all films, a support whose frames would be constantly changing.

This infinite film stock is simply a theoretical expression of the work that I would like to develop at Le Fresnoy: I will interrogate the materiality of the digital image and its modes of recording, notably by directly inserting "subminiature sculptures" within digital sensors. The inlaying of an exogenous body in the limited space for the capture of images could be assimilated to the technique of the rayograph. Another working hypothesis is to engrave permanent images on camera sensors in an attempt to insert permanence in what seems bound up in a constant flux of capturing reality."

J.M

# BÉLA TARR

Les neuf films réalisés par Béla Tarr entre 1979 et 2011 ont construit une œuvre les plus fortes et influentes du cinéma moderne. Jacques Rancière, qui lui a consacré un livre, voit en lui un artiste majeur du temps d'après la faillite de la promesse communiste, chez qui les longs plans-séquences parviennent à briser les cycles de la répétition grâce à l'attention accordée à la croyance intacte en une vie meilleure. Or cette œuvre est désormais close. Le cinéaste hongrois a en effet décidé de prendre sa retraite après le *Cheval de Turin*, en 2011. Emmanuel Burdeau l'avait rencontré pour *Artpress* lors de sa première invitation au Fresnoy à l'automne 2016. Extrait de l'entretien.

« Je savais, moi, que si je faisais le film que je voulais, ce serait mon dernier. Après *Le Cheval de Turin*, j'ai su que j'avais dit tout ce que j'avais à dire sur la vie, les gens, tout. Le Cinéma est une drogue, quand on est un junkie du cinéma, il est très difficile d'arrêter. Je détesterais par-dessus tout me répéter. La répétition ne m'a jamais intéressé. Peu à peu, j'ai développé un "style", et chacun des films que j'ai réalisés a soulevé de nouvelles questions. Je n'ai donc cessé de m'élever, ou de m'abaisser au contraire comme vous préférez. Je pourrais réaliser d'autres films, je reçois sans arrêt des offres : "Signez ici et faites ce que vous voulez." Je ne veux pas. Mon désir d'accomplir des choses est intact mais pas celui de réaliser des films. »

« C'est la vie qui m'a appris le cinéma. Tout, toujours vient de la vie : les situations, la façon dont les gens réagissent à des situations concrètes. On regarde et ensuite on décide de tourner. La véritable question se pose alors : où placer la caméra ? C'est une décision morale. En 2013, j'ai ouvert la Film Factory à Sarajevo. J'essaie constamment de sensibiliser les étudiants à cette question. Un cinéaste doit respecter et servir la dignité humaine. Ce n'est pas une

chose qui s'apprend, et encore moins une chose qui s'enseigne. J'ai réalisé le Nid familial avant d'intégrer une école de cinéma. J'avais 22 ans, je n'avais aucune envie de frapper à la porte. Je voulais la défoncer et envoyer chier tout le monde. J'aimais le cinéma mais ce que je voyais me semblait bidon, très éloigné de la vie. Nous étions en 1977-78, l'époque des Nouvelles Vagues des années 1960 était déjà derrière nous, le cinéma était passé sous domination d'un langage industriel prévisible. (...) La mission d'une école de cinéma devrait être de protéger ses étudiants du système capitaliste, de faire en sorte qu'ils puissent réaliser ce dont ils ont envie, de leur donner entière liberté. (...) La Film Factory ne ressemble à aucune autre école, sinon peut-être au Bauhaus, en ce sens qu'elle mélange débutants et gens expérimentés. Enseigner l'art me semble impossible. Nous essayons de développer des sensibilités. Je suis fier de ce que nous avons accompli en trois ans et demi. Mais faute d'argent et de subventions, l'école va fermer. Il se peut qu'un jour elle rouvre ailleurs, je vois ça un peu comme un cirque ambulancier.

Les étudiants sont souvent contaminés par l'art, ils ont tendance à se prendre pour des

artistes. Je ne suis pas d'accord avec ça. Être artiste est comme une récompense, une décoration. Il faut avant tout être un travailleur. Si votre travail touche les gens, alors vous pourrez dire que vous êtes un artiste. Pas avant. Et ce n'est pas à vous de le décider. Il faut toujours en revenir à la vie : là est le principal. Je ne parle pas de la vie quotidienne, je parle de la vie à tous les niveaux : la nature, les conflits, les tensions sociales, tout. »



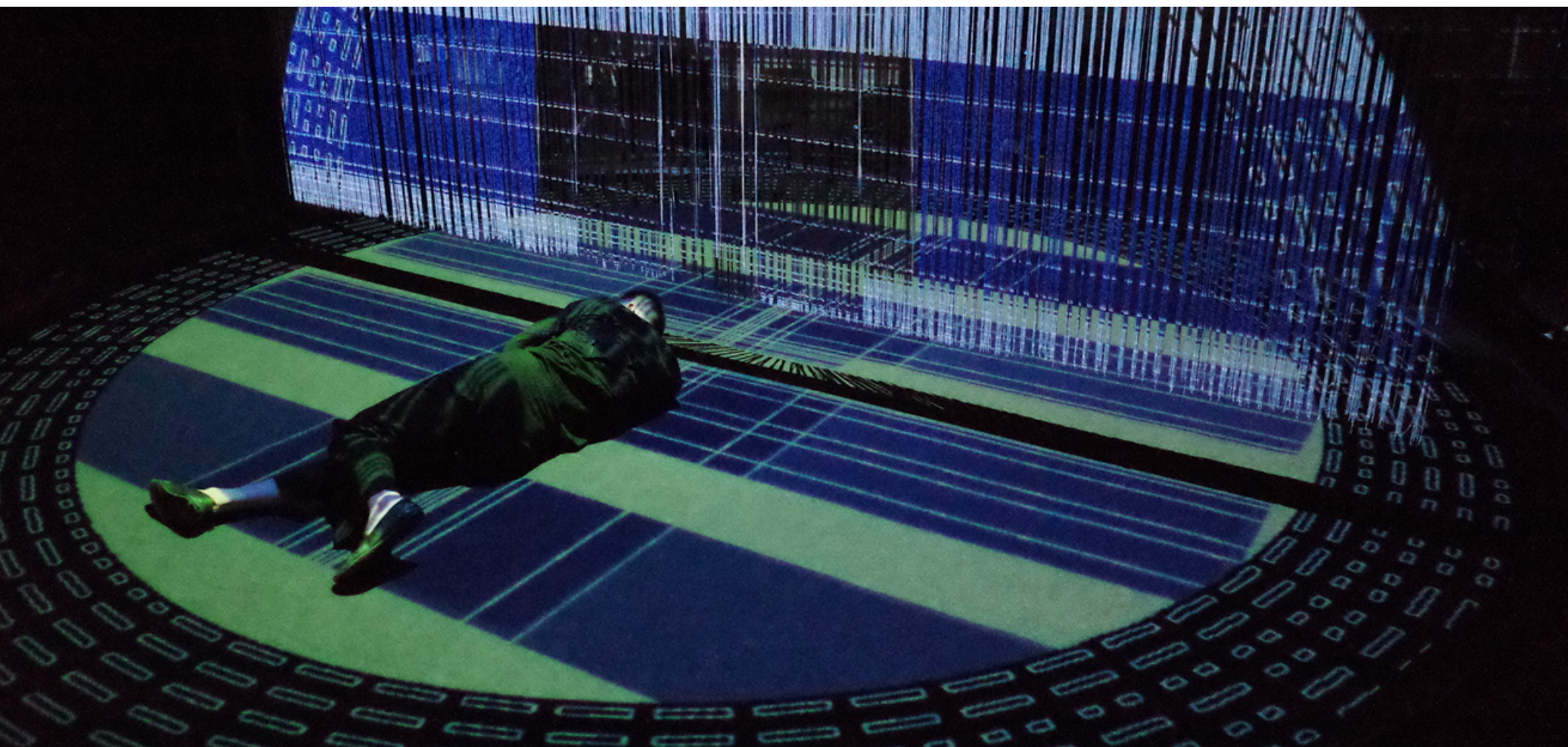
Béla Tarr © DR.

**Écran total**  
by Stéphane Bouquet, journalist.

Béla Tarr has the slightly sad privilege of being the only contemporary Hungarian filmmaker whose films are regularly seen outside his native land, the reason for this, no doubt, being their intense visual splendour. His latest, *The Turin Horse*, was true to form. The Pompidou Centre is holding the first complete retrospective of his work in France, with some fifteen films.

It is always a bit of an exaggeration to say that one can recognise a filmmaker right from the first shots, but in the case of Béla Tarr it can be said that three shots are enough to lead us into known territory. First of all, because with Tarr a sequence shot can last fifteen minutes. And also because his latest films have a profoundly original visual signature: a rather greyish black and white, the prodigious choreography of the camerawork, heady music — this is the Béla Tarr style. Of course, it wasn't always that way. Born in 1955, he learned his trade as a filmmaker in communist Hungary. His first films therefore have a not really socialist realist feel. (1977), for example, reflects on the housing crisis in Hungary at the time. A young couple is forced to live in the same room as the husband's parents. Inevitably, it all turns out badly. (1982) tells more or less the same story: in a cramped home, a working class couple fall out of love. Tarr films this conjugal violence in the style of Cassavetes, in an almost documentary mode, very close to the faces so as to pick up the affects of destruction and despair circulating in these modern prisons. Then comes the revolution, (1987), made not long before the fall of the communist regime: no connection, but then who knows how the zeit-

geist works? One of the great changes in, and the films that come after it, is that the filmmaker has emigrated to the countryside, a kind of urbanised countryside, where the weather is usually filthy, rainy or windy, and the earth turns to mud. No doubt this "rural exodus" can be attributed to the Hungarian writer László Krasznahorkai, who had become his regular supplier of stories: inaugurates another major change, too: the camera steps back from the bodies. Gone is the closeness of the early period; now what interests the director is men in their setting, men as sad as the stones or dirty earth. But, if the style has changed, the confinement remains. Humans are still the prisoners of their destiny, of poverty, alcoholism, political violence or bad luck in love. Simply, in opening up the space Tarr invented new ways of conveying confinement. The interminable and magnificent circularity that ends, or time starting up again in a loop in (1994) are one — just one — of the ways that Tarr has found for telling us that we are locked in and will never get out.



# PANORAMA 19

## LE RENDEZ-VOUS ANNUEL DE LA CRÉATION AU FRESNOY

### Commissaire / Curator:

Jean de Loisy

### Scénographe / Set designer:

Christophe Boulanger

### Les artistes / The artists:

Saïd Afifi, Annabelle Amoros, June Balthazard, Charlotte Bayer-Broc, Bettina Blanc Penther, Raphaël Botiveau, Elsa Brès, Shirley Bruno, Chiara Caterina, Junkai Chen, Pascal Convert, Hugo Deverchère, Olivier Gain, Thomas Garnier, Riccardo Giacconi, Ewan Golder, Alexandre Guerre, Thomas Guillot, Laura Haby, Yannick Hænel, Vir Andres Hera, Tamar Hirschfeld, Pang Chuan Huang, Jean Hubert, Hideyuki Ishibashi, Saodat Ismailova, Mathias Isouard, Damien Jibert, Ismaël Joffroy Chandoutis, Robin Labriaud, Thibaud Le Maguer, Marie Lelouche, Léonard Martin, Ina Mihalache, Txema Novelo,

### EXPOSITION

22 SEPTEMBRE > 31 DÉCEMBRE 2017

Bruno Nuytten, Andrés Padilla, Domene, Federica Peyrolo, Assia Piqueras, Joakim Pusenius, Baptiste Rabichon, Yann Robin, Francisco Rodriguez, Varun Sasindran, Egor Shevchenko, Vasil Tasevski, Xénophon Tsoumas, Pablo Valbuena, Julie Vacher, Victor Vaysse, Marissa Viani, Jacob Wiener.

Ce sont des artistes, c'est-à-dire qu'ils ont choisi de parcourir les chemins incertains de l'invention. Ils avancent sur ces itinéraires à la praticabilité aléatoire que les cartes IGN signifient d'un trait noir, fin comme un cheveu, qui souvent s'épuise en pointillés jusqu'à s'évanouir au milieu d'un intéressant nulle part. C'est ainsi que se développent les œuvres, enrichies peu à peu pendant leur gestation de ce qui est glané au long du parcours, c'est-à-dire des lectures, des conseils prodigués par l'équipe du Fresnoy ou par des collègues, et d'autres œuvres anciennes ou récentes croisées, puis des accidents, bref des encouragements dispensés par le hasard et par les recherches que l'artiste mène pour nourrir cette œuvre qu'il distingue déjà. Peu à peu cette création-créature devient exigeante, avide de sens, de connotations, d'informations. Elle réclame d'être sans cesse nourrie pour qu'elle puisse trouver sa forme et qu'elle outrepassse les intentions de sa naissance et même le contrôle de son inventeur. La voici, l'artiste l'a conduite au seuil de l'intelligible et elle construit désormais elle-même d'autres significations que celles organisées par son auteur puis ouvre la porte à d'autres interprétations et les accueille bien au-delà de ce qui était prévu. Bref elle est libre, devenue efficace machine à produire des lectures diverses, désormais inépuisable présence qui recevra au-delà de tout contrôle et même au-delà de son époque les projections des regardeurs qui interminablement la scruterons pour la forcer à nous dire.

Il y a donc œuvres. C'est évident il y a œuvres comme on dirait il pleut ou il fait lourd. On ne peut pas définir facilement le brouillard ou la pluie mais leur effet est indéniable. L'exposition du Fresnoy réunit ce champ météorologique curieux où des masses d'air chaudes et froides, des humidités, des évaporations, des reliefs créent toute une thermodynamique et l'ensemble définit non pas une exposition, mais un climat. Celui-ci dans le milieu si intensément poétique de l'école est fascinant pour le commissaire qui trop rapidement vient balancer son plumage au milieu des artistes, élèves ou professeurs invités. Il assiste encourageant, surpris, frustré parfois par la discontinuité de sa présence, à ce processus d'invention conduit

avec une profondeur, une inquiétude qui est celle de ceux qui savent qu'ils posent là les premières pièces d'un édifice aventureux et que la sincérité et l'intériorisation sont nécessairement les matériaux les plus sûrs pour bâtir leur avenir.

Le contenu de l'exposition est façonné par la qualité d'une sélection faite par l'œil impeccablement sibyllin (cette fois-ci au sens du devin et pas de l'obscur) de l'école et, dans sa forme conçue par Christophe Boulanger qui favorise la circulation des visiteurs et des courants thermiques, on s'y ballade entre les ombres et les lumières comme dans un paysage. Les artistes ont accepté d'être, comme dans la vie, émetteurs et surfaces de projections à la fois. Les cinéastes comme souvent, contraints par la forme des théâtres de projections frôlent l'espace de leurs compagnons mais sont au cœur des mêmes questions très littéraires et symboliques que les autres.

Inutile de balancer de la critique d'art, du métalanguage dans cette affaire. Il faut répondre aux œuvres par de la création. Aucune autre voix que celle d'un artiste ne doit commenter à ce moment-là, on verra plus tard, ces créations troublantes, expirées dans la course du temps au maximum de l'économie intérieure et du temporel. C'est Yannick Hænel, qui seul a eu le droit de dire les mots car il a vécu avec eux et partage dans chacune de ses phrases l'inquiétude du souffle, la possibilité de la vision, l'expression d'une intériorité exhalée avec la précision d'une vapeur soudain capturée par la forme.

Jean de Loisy

They are artists : that is to say, they have chosen to follow the uncertain paths of invention. They move forward along those itineraries whose varying negotiability is indicated on ordnance survey maps by a black line as thin as a hair that often disintegrates into dots and then peters out altogether in the middle of an interesting nowhere. That is how bodies of work develop, gradually enriched during their gestation by what is gleaned along the way: that is, by readings, the generous advice from the team at Le Fresnoy or colleagues, by other œuvres from the past, or from recent years that they have encountered, and then by accidents: in short, the encouragement meted out by chance and the explorations undertaken by the artist in order to stimulate the œuvre already discerned. Gradually, this creation/creature becomes demanding, eager for meaning, for connotations, for information. It demands to be constantly fed so as to find its form and go beyond the intentions presiding over its birth and even the control of its inventor. And so there it is, taken by the artist to the brink of intelligibility, itself now constructing other meanings than the ones organised by its author and opening the door to other interpretations, welcoming them well beyond what was planned. It is, in a word, free, having become an efficient machine for producing diverse interpretations, and now an inexhaustible presence that will take upon itself, outside all control and even beyond its times, the projections of those beholders who will endlessly scan and press it for its message.

There are, then, works. Well, that there are works is obvious, just as we might say it's raining or it's muggy. It is not easy to define the fog or the rain, but their effect is undeniable. The exhibition at Le Fresnoy assembles that curious meteorological field in which masses of hot and cold air, dampness, evaporations and reliefs create an entire thermodynamic and the whole defines, not an exhibition, but a climate. That all this takes place in the very intensely poetic milieu of the school makes it fascinating for the curator, who comes along and all too quickly parades his plumage among the artists, the students and visiting teachers. Encouraging, surprised, and sometimes frustrated by the discon-

tinuity of its presence, he watches the process of invention sustained with a depth and a disquiet which is that of those who know they are laying the first stones of an ambitious edifice and that sincerity and interiorisation are necessarily the surest materials for building their future.

The contents of the exhibition are shaped by the quality of a selection made by the incredibly sibylline eye (this time in the sense of seer, not of obscurity) of the school and, its form, conceived by Christophe Boulanger, is conducive to the circulation of visitors and thermal currents; it is a place where we wander between shadows and lights as if in a landscape. The artists have agreed to be – as in life – both the makers of projections and the surfaces receiving them. Filmmakers, as so often, constrained by the form of the projection theatres, brush against the space of their companions, yet are at the heart of the same, very literary and symbolic questions as the others.

It is useless to throw art criticism, metalanguage, at all this. No other voice than the artist's must at that moment comment on those troubling creations, expiring in the race of time at the peak of internal economy and the temporal. It is Yannick Hænel alone who has had the right to say the words, for he lived with them and shares in each of his words the disquiet of breath, the possibility of vision, the expression of an interiority exhaled with the precision of vapour suddenly captured by form. And so, to all, I say, Gracias y suerte!

Jean de Loisy



# OCÉAN - LES EAUX PROFONDES

~~HICHAM BERRADA, ÉDITH DEKYNDT  
MELISSA DUBBIN & AARON S. DAVIDSON~~

Commissaire / Curator:

~~Pascale Promnier~~

Scénographe / Set designer:

~~Christophe Boulanger~~

VERNISSAGE

~~LE VENDREDI 3 MARS 2017~~

EXPOSITION

16 FÉVRIER > 5 MAI 2018

~~Dans le prolongement de l'exposition *Walden Memories* consacrée à l'auteur Henry David Thoreau passionné par l'économie et la nature, Le Fresnoy renouève ici l'expérience d'une occupation singulière de la grande nef en invitant quatre artistes mettant en scène les changements et les métamorphoses de la nature pour nous donner à voir des interprétations poétiques et artistiques en faisant référence aux faits scientifiques.~~

~~Hicham Berrada, Édith Dekyndt, Melissa Dubbin & Aaron S. Davidson ont en partage des façons proches d'aborder l'art par le processus plutôt que par le projet. Dans leurs installations, ces artistes révèlent des phénomènes physiques invisibles. Ils capturent des énergies habitant le monde que nous ne voyons pas.~~

~~— Hicham Berrada se situe plutôt dans la tradition de la représentation du paysage. L'artiste, tel un alchimiste recherche ce moment de dévoilement où l'invisible prend forme devant nos yeux tandis qu'Édith Dekyndt a une approche en apparence minimale, appréhendant la nature et l'espace dans toutes ses dimensions: le son, la lumière, le dessin, la projection, et plutôt les vides que les pleins. L'artiste révèle ce qui est habituellement impalpable ou éphémère.~~

~~— En parallèle, Melissa Dubbin & Aaron S. Davidson explorent la manière dont le temps manifeste son empreinte et la façon dont les objets enregistrent, conservent et restituent l'évolution de la matière.~~

~~Hicham Berrada~~

~~Le travail d'Hicham Berrada associe intuition et connaissance, science et poésie et se nourrit d'une double culture, artistique et scientifique. L'artiste convoque une «nature» activée chimiquement, qu'il manipule en direct pour donner forme à de véritables natures mortes. Du laboratoire à l'atelier, de l'expérience chimique à la performance, l'artiste explore dans ses œuvres des protocoles scientifiques qui imitent au plus près différents processus naturels et/ou conditions climatiques. Véritable théâtre chimique, la vidéo *Présage* est le fruit d'une performance dans un monde qui ne cesse de se métamorphoser. Loin d'être un simple artifice formel, son travail transporte ainsi le visiteur dans un ailleurs, un monde à la fois vivant et inerte, qui nous invite à faire l'expérience d'une présence inédite des énergies et des forces émanant de la matière.~~

~~— Comme il le décrit lui-même, «J'essaye de maîtriser les phénomènes que je mobilise comme un peintre maîtrise ses pigments et pinceaux. Mes pinceaux et pigments seraient le chaud, le froid, le magnétisme, la lumière.»~~

~~Édith Dekyndt~~

~~Quatre mots caractérisent la démarche d'Édith Dekyndt: intuition, processus, expérience, émotion. Une part importante de ses travaux se~~

~~situe au niveau de l'observation. La plupart des œuvres de cette artiste dépendent en effet d'une interaction avec l'espace et le milieu ambiant. Ses influences philosophiques et scientifiques, Spinoza, Deleuze et Bachelard se mêlent toujours à la pratique de l'atelier, ce sont plutôt les scientifiques, autour de la perception, des neurosciences qui intéressent actuellement l'artiste. Aussi les œuvres d'Édith Dekyndt semblent nous révéler d'autres mondes. Elle crée des œuvres qui nous rendent conscients d'un réel fabuleux, dont les éléments imperceptibles échappent à notre attention. L'œuvre intitulée *L'Ennemi du peintre* créée en 2010, sous le mode de l'installation et d'associations de pensées autour de recherches littéraires, scientifiques et artistiques renvoie à une nouvelle approche de l'idée de *Nature morte*. Sur le plan interactif, les visiteurs seront conduits subtilement, sans qu'ils en aient conscience, de manière quasi subliminale, à ne pas voir ni regarder la même chose. L'œuvre s'inspire d'une nouvelle de science-fiction de l'écrivain anglais James Graham Ballard où il est question d'une variété d'orchidée qui émet des sons... À partir de là, tous les éléments du projet s'enchaînent au fil des faits scientifiques et des événements historiques ou biographiques plus ou moins vraisemblables. Il est question d'un curieux instrument de musique, le theremin qui s'utilise sans le toucher et de l'observation de l'existence d'émotions chez les plantes. Une fleur délicate de la famille des saxifragées, appelée l'ennemi du peintre ou le désespoir du peintre, titre de l'installation, sera au centre de l'exposition.~~

~~Melissa Dubbin & Aaron S. Davidson~~

~~Travaillant ensemble depuis 1998, les artistes ont créé un corpus d'œuvres produisant des interactions entre recherche scientifique, anthropologique et histoires des formes. Conçues en 2016, lors de leur résidence à la Pinault Collection à Lens, les artistes présenteront pour la première fois trois ensembles d'œuvres:~~

~~— *Crossfade (Aural Lenses Aural Form)* sont des céramiques conçues en interaction avec des ondes sonores.~~

~~— La série d'œuvres *A carrier of action potentials*, œuvres sur toile de lin, est réalisée à partir de réactions chimiques au sel, au nitrate d'argent, et au cuivre. La prolifération de ces matières révèle des paysages géologiques.~~

~~— *Fossil record* représente des images photographiques réalisées sans caméra à partir de fragments écrasés de fossiles entre deux morceaux de verre. Trouvés chaque jour pendant des activités de jardinage alors que les artistes vivaient à Lens, ces fragments témoignent des forêts fossiles carbonifères. Ces images semblent révéler la noirceur des sols miniers mais deviennent dans l'exposition des étoiles de notre galaxie. Ainsi, ces artistes en créant, convoquent des matières, déploient des gestes rares, précieux et fragiles. Ceux-ci ressemblent au renouvellement des saisons, proposent une reformulation de l'essence éternelle de la nature et de la vie, qui n'est jamais heureusement, strictement tout à fait la même.~~

~~Continuing in the direction set by *Walden Memories*, an exhibition about the great writer on nature and economics Henry David Thoreau, Le Fresnoy is once again experimenting with new ways of occupying the great hall by inviting four artists to present the changes and metamorphoses of nature in poetic and artistic interpretations that also refer to scientific realities.~~

~~Hicham Berrada, Édith Dekyndt, Melissa Dubbin & Aaron S. Davidson all take similar approaches to art, which they view in terms of process rather than projects. In their installations, these artists reveal invisible physical phenomena. They capture energies which are at large in the world, but that we cannot see.~~

~~— Hicham Berrada belongs more in the landscape tradition. Like an alchemist, the artist waits for the moment where the invisible is embodied in form before our eyes, whereas Édith Dekyndt takes an approach that seems minimal, apprehending nature and space in every dimension: sound, light, drawing, projection — empty space more often than full. The artist reveals what is usually impalpable or ephemeral.~~

~~— In parallel, Melissa Dubbin & Aaron S. Davidson explore the traces left by time and the way objects record, preserve and reconstitute the evolution of matter.~~

~~Hicham Berrada~~

~~The work of Hicham Berrada combines intuition and knowledge, science and poetry, and draws on the artist's dual artistic and scientific culture. Berrada summons a nature that is chemically activated, which he handles directly in order to create genuine still lifes. From laboratory to studio, from chemical experiment to performance, in his works the artist explores scientific protocols that closely imitate natural processes and/or climatic conditions:~~

~~— A veritable chemical theatre, the video *Présage* captures a performance in which the artist combined various chemical products in a beaker to conjure up a chimerical world. These transformations of material, set in motion by his manipulations, here simply filmed and projected on a screen, immerse viewers in a world of fascinating forms and colours. Far from being a simple formal device, his work transports the viewer into another world, one that is both alive and inert, in which we are encouraged to experience the surprising presence of the energies and forces emanating from matter. As he describes it himself, "I try to master the phenomena that I mobilise the way a painter masters his pigments and brushes. My brushes and pigments, you could say, are heat, cold, magnetism, and light."~~

~~Édith Dekyndt~~

~~The work of Édith Dekyndt can be summed up in four words: intuition, process, experience, emotion. Observation plays an important role in her work, and particularly the interaction between with space and the surrounding milieu.~~

~~— The artist brings her philosophical and scientific influences to what she does in the studio. These include Spinoza, Deleuze and Bachelard and, particularly at the moment, the analysis of perception and neurosciences. Dekyndt's works seem to reveal other worlds, making us aware of the magical aspect of the real, of impalpable elements that usually escape our attention.~~

~~— The work titled *L'ennemi du peintre* (2010);~~

~~evokes a new idea of the still life in the form of an installation, informed by associations of ideas driven by the artist's literary, scientific and artistic researches. In terms of interactivity, visitors are led subtly, subliminally, without their noticing it, to see and look differently. The work takes its inspiration from a short story by the speculative writer J. G. Ballard about an orchid that sings. The project articulates scientific facts and historical or biographic events of varying degrees of plausibility. It features an unusual musical instrument, the theremin, which is played without touch, and the observing the existence of emotions in plants. This delicate flower from the saxifrage family, known as the "painter's enemy" or "painter's despair" title of the installation, will be at the centre of the exhibition.~~

~~Melissa Dubbin & Aaron S. Davidson~~

~~Collaborators since 1998, this duo of artists have created a corpus of works that produce interactions between scientific and anthropological research and the history of forms. Here the artists will be presenting — for the first time — three sets of works conceived in 2016 during their residency at the Pinault Collection in Lens.~~

~~— *Crossfade (Aural Lenses Aural Form)* are ceramic pieces conceived in interaction with sound waves.~~

~~— The series of works titled *A carrier of action potentials*, done on linen canvas, are based on chemical reactions to salt, silver nitrate and copper. The proliferation of these materials conjure up geological landscapes.~~

~~— *Fossil Record* consists of photographic images made without a camera using crushed fragments of fossils held between two plates of glass. Found from day to day when the artists were gardening at their then home in Lens, these fragments recall the existence there of carboniferous forest fossils. These images seem to reveal the darkness of the mining subsoil, but in this exhibition they become stars in our galaxy. In their creative work, these artists handle materials in gestures that are rare, precious and fragile, close to the cyclical renewal of the seasons, thereby reformulating the eternal essence of nature and life, which, happily for us, is never exactly the same.~~

# LE FRESNOY DANS 20 ANS

## LE FRESNOY/STUDIOLAB INTERNATIONAL : UN FRESNOY AUGMENTÉ

Si j'essaie de me représenter le futur Fresnoy – disons dans cinq ans, pour son 25<sup>e</sup> anniversaire... –, dans une œuvre audiovisuelle en réalité augmentée, je vois d'emblée, de l'extérieur à gauche, une aile supplémentaire, à angle droit du bâtiment de Bernard Tschumi, désormais historique, inauguré en 1997, qui ressemblait déjà à une augmentation improbable de la bâtisse délabrée aux allures d'entrepôt industriel ou d'ancienne piscine, qui avait abrité un établissement de distractions populaires pendant 70 ans. En intelligence avec le projet artistique et pédagogique du Studio national des arts contemporains, l'architecture conçue par Bernard Tschumi réalisait un trait d'union entre les 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> siècles. Le bâtiment supplémentaire, encore virtuel, s'émancipe de toute articulation avec le passé. Il occupe des espaces qui, si l'illusion venait à se dissiper, ne sont encore qu'un vague parking, une bâtisse en ruine destinée à disparaître et un jardin. Je passe sous le grand escalier, qui semble appartenir à l'augmentation et qui pourtant est bien là, bien réel depuis vingt ans, conduisant aux espaces fascinants de l'entre-deux, entre les toits anciens en tuiles et l'immense auvent protecteur inventé par Tschumi, qui transforme l'ancien Fresnoy en décor dans un immense studio de cinéma. Si au lieu de monter l'escalier, je me glisse dessous pour atteindre l'entrée, désormais familière, je peux ensuite traverser la magnifique grande nef, ancienne patinoire à roulettes, métamorphosée en espace d'exposition aux vastes proportions où, depuis quelques années, des œuvres d'art ont déjà introduit la magie des technologies numériques. Tout est encore bien réel. La surprise d'une augmentation de la réalité se produit lorsque je pénètre dans un vaste atelier jouxtant la grande nef, où de jeunes artistes, en dialogue avec des scientifiques et des techniciens, sont occupés à l'expérimentation, au prototypage de leurs projets. Nous sommes loin de l'ancien atelier de fabrication de décors, avec ses machines pour travailler le bois ou le métal. D'autres machines, d'autres outils travaillent autrement d'autres matières. Je remarque qu'il y a là une communauté, animée par l'enthousiasme de ses recherches, de ses échanges, de ses découvertes, où se croisent non seulement diverses disciplines artistiques, travaillant avec les images et les sons, mais les arts et les sciences. L'ambiance serait à la fois celle d'un studio de cinéma où se prépare le tournage d'un film de science-fiction, et celle d'un laboratoire de physique expérimentale. Parmi ce groupe multidisciplinaire et international, j'entends se parler plusieurs langues, avant que tout finisse par se concrétiser en français. On sent que ces personnes d'origines et de cultures si diverses forment une communauté, installée à demeure, autour de moyens d'invention et de production, parmi les plus performants, idéalement rassemblés là et mis à disposition aussi bien des chercheurs que des créateurs. Quittant ce cœur nouvellement greffé, qui bat si fort, distribuant son énergie, je

traverse une suite de salles simplement équipées du mobilier et des matériels audiovisuels nécessaires aux travaux préparatoires, aux échanges entre collaborateurs d'un projet, aux réunions, aux séminaires. Si je prête l'oreille à ce qui se dit – puisque les sons participent également à l'augmentation de la réalité –, je comprends qu'en alternance aux propos de mathématiciens, de physiciens, de chimistes, de biologistes, d'informaticiens, d'infographistes, qui renouvèlent les moyens de perception et de représentation du monde et de la matière, vivante ou inanimée, des artistes en profitent pour faire tomber quelques conventions et quelques frontières. Ces visions des créateurs ouvrent sur des perspectives inédites, au-delà de ce que la science, qui les rend possibles, a pu imaginer. Si je poursuis cette visite virtuelle, apparaissent d'autres augmentations de la réalité : une suite de salles accueille successivement des laboratoires dédiés à diverses spécialités : laser et holographie, robots et automates, scan3D et stéréolithographie, mécanique des fluides, spectrographie, imagerie quantique, analyse fractale, motion capture, synthèse du son et de la voix, réalité virtuelle et réalité augmentée... (nous venons d'arriver là où se fabriquent ces mêmes illusions dans lesquelles nous nous déplaçons). Une salle où fonctionnent de puissants ordinateurs, où sont installées des unités de stockage et d'archivage des données, maintenue à basse température, constitue le centre nerveux – le nodal – de ce que l'on peut désormais appréhender comme un organisme complexe avec ses ramifications, ses interconnexions, ses réseaux rhizomatiques, internes et externes. Ici arrivent, se concentrent, toutes les informations, ici se calculent et se contrôlent tous les projets, d'ici repartent vers les lieux et les outils de postproduction et de diffusion, les données encore immatérielles de ce qui deviendra une œuvre destinée à une contemplation aussi réelle que celle d'une sculpture, d'une peinture, d'un film de cinéma. On peut imaginer que la réalisation de certaines œuvres d'art encore jamais produites à ce jour, donnera lieu à un protocole de lancement aussi complexe que celui d'un paquebot ou celui d'une fusée.

Mais pour créer, pour inventer, pour produire du jamais-vu, du jamais-entendu, du jamais-ressenti, il faut aussi que la réalité offerte aux créateurs, aux inventeurs, aux réalisateurs (ce terme venu du cinéma prenant un sens nouveau), propose une augmentation, une amélioration des moyens de vivre tout simplement : se reposer, dormir, se délasser, se nourrir, se distraire. Le Fresnoy actuel s'augmente alors, sur le site où il est facile de l'implanter, de le simuler, d'un bâtiment comportant des logements, des espaces de repos, de convivialité, de restauration. Ce Fresnoy en réalité augmentée offre une capacité d'accueil suffisante pour que la communauté d'artistes, de scientifiques et de techniciens, attirée là par le projet de boulever-

ser la vision du monde et de l'Homme, à laquelle incitent les découvertes scientifiques et technologiques d'aujourd'hui, puisse demeurer sur place, soit susceptible en permanence de se croiser, de se rencontrer, d'échanger, de participer collectivement à tout ce qui se pense, s'invente, se produit. Si les futurs résidents du Fresnoy jouiront d'une proximité idéale avec les équipements permettant la conception et la réalisation de leurs projets, il faut aussi que les êtres eux-mêmes puissent être proches les uns des autres. À lui seul, et dans un espace restreint, « Le Fresnoy augmenté » est une sorte de campus.

Tout ce parcours imaginaire ressemble à une utopie, c'est-à-dire à ce pour quoi aucun lieu n'existe. Ce lieu, nous pouvons déjà le parcourir dans Le Fresnoy d'aujourd'hui, augmenté par les technologies de l'imagerie numérique, et dès lors, l'utopie est plus impérative que jamais. Il faut oublier l'absence d'un tel lieu, pour commencer à le représenter, c'est-à-dire à le faire exister. Le projet du Fresnoy/StudioLab international doit passer de la réalité virtuellement augmentée à une réelle augmentation de ce qui est visible à l'œil nu. Pour cela, il faudra travailler à un programme qui rendra évidente la nécessité d'une extension des espaces, d'une augmentation et d'une diversification des effectifs de collaborateurs, l'acquisition d'équipements nouveaux. Il s'agira de faire comprendre à nos grandes tutelles publiques qui ont soutenu notre existence pendant vingt ans, et aux partenaires privés susceptibles de nous rejoindre, que si la science a pour objectif d'accroître nos connaissances et d'améliorer nos existences, l'art peut se découvrir la vocation d'améliorer la science – ceci n'est ni une provocation ni un paradoxe –, comme si la réalité sur laquelle la science travaille était susceptible d'être augmentée, grâce aux moyens offerts à l'art par la science elle-même. Il faudra faire comprendre à quel point cet investissement sera profitable au progrès social. Il faudra argumenter que l'augmentation du coût de fonctionnement de cette formidable machine à rêver et à produire le réel, sera infiniment moindre que l'augmentation de la richesse qu'elle produira.

Ce projet du Fresnoy/StudioLab international, un Fresnoy augmenté, nécessite un grand effort de conception, d'orientation, d'argumentation, qui devra être collectif, collégial. En ce moment de commémoration de notre 20<sup>e</sup> anniversaire, il faut inverser la célébration tournée vers le passé et de ce qui a été accompli avec le succès que l'on sait, en geste prospectif et fondateur, tourné vers l'avenir et ses promesses. L'exposition Le rêve des formes - Arts, Sciences & Cie et, sous le même titre, le colloque au Collège de France, grand sanctuaire de la parole savante, sont nés des échanges fructueux entre artistes et scientifiques, réunis au Fresnoy pendant plusieurs mois dans le cadre d'un groupe de recherches. Parmi les participants

à ces travaux, de jeunes artistes (Gaëtan Robillard, Jonathan Pépe, SMITH, Olivier Perriquet, Hicham Berrada...) et des scientifiques éminents (Annick Lesne, Jean-Philippe Uzan, David Chavalarias, Jean-Paul Delahaye...), ainsi que d'autres amis du Fresnoy, parfois anciens professeurs invités (Jean-François Peyret, Arnaud Petit, Ramy Fischler, Cyril Teste, Christian Rizzo...), où les directeurs d'institutions proches de nous (Frank Madlener/Ircam, José Manuel Gonçalves/104, Jean de Loisy/Palais de Tokyo...) ont manifesté leur intérêt à poursuivre leurs collaborations avec nous, à apporter leur contribution au vaste dessein du Fresnoy de demain. Ainsi, quelques réunions, en présence de notre président Bruno Racine – très motivé pour la conduite de ce projet, et confiant en sa réussite –, ont déjà commencé à transformer le groupe de recherche en conseil d'orientation. Ce qui s'y dessine nous est précieux. Mais c'est aussi de toute l'équipe du Fresnoy que j'espère des pistes, des suggestions, des idées. Ce chantier est certes lourd, mais il faut une semblable ambition pour susciter l'enthousiasme et la confiance au moment où la compétition, la concurrence internationales se font si vives. Ce chantier vient à peine de s'ouvrir, et ces brèves lignes pour Canal Studio ne sont qu'un premier balbutiement, approximatif, destiné, sans laisser passer ce moment anniversaire, à dessiner les grands axes de réflexion qui structureront notre proposition finale.

Alain Fleischer,  
directeur du Fresnoy



If I try to picture Le Fresnoy in the future – in five years' time, let's say, for its 25th birthday –, in an augmented-reality, audiovisual work, I immediately see, outside on the left, an extra wing, at a right angle to Bernard Tschumi's now historic building, inaugurated in 1997, which itself came across as an unlikely augmentation of the tumbledown building – half industrial warehouse, half old swimming pool – that for seventy years housed a popular leisure centre. Channelling the artistic and educational project of the Studio National des Arts Contemporains, the architecture conceived by Bernard Tschumi connected the 20th and 21st centuries. The additional building, which for now is still virtual, sails free of the past. It occupies the spaces that – if the illusion evaporated – would at present be simply an approximate car park, a ruined building awaiting demolition, and a garden. I pass under the big staircase, which seems to belong to the augmented version and yet is well and truly there and real, and has been for twenty years, leading to the fascinating intermediate spaces between the old tile roofs and the huge protective awning conceived by Tschumi, which transformed the old Le Fresnoy into an immense film studio. If, rather than ascending the stairs, I go under it and come to the now familiar entrance, I can then walk through the magnificent great hall, the old roller-skating rink metamorphosed into a spacious exhibition area into which, for several years now, artworks have been inserting the magic of digital technologies. Everything is still very real. The surprise of augmented reality appears when I enter a vast workshop adjoining that great nave, where young artists, in dialogue with scientists and technicians, are busy experimenting with and prototyping their projects. We have come a long way from the old set workshop with its machines for shaping wood and metal. Other machines and other tools now fashion other materials. I observe this new community, buzzing with enthusiasm at its experiments, its exchanges, its discoveries, bringing together not only different artistic disciplines, working with images and sounds, but also the arts and sciences. The atmosphere is a cross between a film studio preparing to shoot a science fiction movie and an experimental physics laboratory. In this international, multidisciplinary group I hear different languages being spoken, before everything is resolved in French. You can sense that these people from diverse backgrounds and cultures form a community, that they are at home here with these very powerful tools of invention and production ideally assembled and made available to both researchers and creators. Leaving this newly grafted heart, its strong beat pumping energy all around, I pass through a series of rooms simply equipped with furniture and the audiovisual equipment needed for preparatory work, for exchanges between collaborators on a project, for seminars. If I listen out for what is being said – because sounds, too, contribute to the augmentation of reality – I understand that in alternation with the words of mathematicians, of physicists,

of chemists, of biologists, of computer scientists, of CG designers, who are changing the ways we perceive and represent the world and matter, both living and inanimate, artists are taking the opportunity to challenge conventions and blur boundaries. These creative visions open up new perspectives, beyond the imaginings of the sciences that made them possible. If I continue this virtual tour, other augmentations of reality come into view: a series of rooms house laboratories dedicated to various specialisations: laser and holography, robots and automata, 3D scanning and stereolithography, fluid mechanics, spectrography, quantum imagery, fractal analysis, and so on (we have just come to the place where they produce those very illusions that we are moving through). A room full of powerful computers and data storage and archiving units, kept at low temperatures, constitutes the nerve centre, the nodal point of what can now be apprehended as a complex organism with its ramifications, its interconnections, its rhizomatic networks, both internal and external. This is where all the information arrives and is concentrated, where projects are all calculated and monitored; this centre sends out immaterial data to places where postproduction and display tools will turn it into works for contemplation, with all the reality of a sculpture, a painting or a cinema film. We may imagine that the creation of artworks of a kind never seen before will give rise to inception protocols as complex as the ones for launching a liner or a rocket.

But in order to create, to invent and to produce what has never before been seen or heard, or felt, the reality offered to creators, to inventors, to filmmakers (with a new and much more resonant emphasis on maker) itself needs to augment and quite simply to improve the living conditions that they are offered; conditions for rest, sleep, relaxation, eating, and amusement. The current Le Fresnoy is therefore growing – on the site where it is easy to install it, to simulate it – with the addition of a building to house living spaces and spaces for rest, conviviality and nourishment. This augmented-reality Fresnoy offers the facilities that will allow the community of artists, scientists and technicians attracted by the project of revolutionising our vision of the world and of Man implicit in today's new scientific and technological discoveries, to live on-site, and therefore enjoy the permanent possibility of meeting, talking and exchanging, and therefore fully taking part in the collective reality of what is thought, invented and produced. If the future residents at Le Fresnoy will enjoy an ideal closeness to the equipment that enables them to conceive and realise their projects, they must also be close to each other. The "augmented Le Fresnoy" is, in its limited space, a kind of campus.

This imaginary tour looks very much like a utopia, that is, a place that has no place. And yet we can already explore it in today's Le Fresnoy, augmented by the technologies of digital imagery. This makes

our utopia more imperative than ever. We must forget the absence of such a place in order to begin representing it, and therefore making it exist. The Fresnoy/StudioLab international project must go from virtually augmented reality to a real augmentation of what can be seen by the naked eye. For that to happen, we need to work on a programme that will make obvious the need to extend spaces, to increase and diversify the teams of collaborators and to acquire new equipment. The aim is to make it clear to the major public authorities who have supported us for twenty years, and to the private partners who may join us, that if the goal of science is to increase our knowledge and improve our lives, then art can assume the vocation of improving science. This is neither provocation nor gratuitous paradox. The idea is that the reality on which science works can be augmented by the resources that science itself brings to art. We need to show how much this investment can add to social progress. We need to demonstrate that the additional cost of operating this tremendous machine for dreaming and producing the real will be tiny when compared to the additional riches that it will generate.

This Fresnoy/StudioLab international project for an augmented Le Fresnoy calls for a tremendous effort of conception, orientation and argumentation. This process must be collective and collegial. As we celebrate our 20th birthday, so we must convert this retrospective survey of past achievements into a forward-looking, foundational dynamic focusing on the future and its promise. The exhibition *Le rêve des formes - Arts, Sciences & Cie* and the similarly titled symposium at the Collège de France, that eminent home of learned discourse, both came out of the productive dialogue between the artists and scientists forming the research group that met at Le Fresnoy over a period of several months. Contributors included a mixture of young artists (Gaëtan Robillard, Jonathan Pêpe, SMITH, Olivier Perriquet, Hicham Berrada, etc.) and eminent scientists (Annick Lesne, Jean-Philippe Uzan, David Chavalarias, Jean-Paul Delahaye), alongside other friends of Le Fresnoy, including former visiting professors (Jean-François Peyret, Arnaud Petit, Ramy Fischler, Cyril Teste, Christian Rizzo) and directors of partner institutions (Frank Madlener/Ircam, José Manuel Gonçalves/104, Jean de Loisy/Palais de Tokyo, etc.). All showed their interest in continuing to work with us, in contributing to the ambitious project that is tomorrow's Le Fresnoy. A series of meetings with our president, Bruno Racine, who is very keen to guide this project and confident of its success, have already begun to transform this research group into a steering committee. The plans it is elaborating are precious to us. But I hope for and will welcome input from everyone at Le Fresnoy – new directions, suggestions, ideas. It is a daunting enterprise, but such ambition is necessary in order to generate enthusiasm and confidence at a time when the international competition is so intense. This work

in progress, which has only just begun, and this outline of Canal Studio, are just the first, small steps, an approximation that, before the birthday mood dissipates, will allow us to establish the general framework and ideas that will structure our final proposition.

Alain Fleischer,  
directeur du Fresnoy

# INFORMATIONS PRATIQUES

## CANAL STUDIO, LE JOURNAL DU FRESNOY

Directeur de la publication: ALAIN FLEISCHER  
Coordination: MICHÈLE VIBERT  
Ont participé à ce numéro:  
FRANÇOIS BONENFANT,  
STÉPHANE BOUQUET, PASCAL CONVERT,  
ALAIN FLEISCHER, YANNICK HÆNEL,  
LAURENT LE BON, BRUNO NUYTEN,  
PASCALE PRONNIER, YANN ROBIN,  
PIETER VAN BOGÆRT  
Design graphique: DÉPLI DESIGN STUDIO  
Traductions: CHARLES PENWARDEN (anglais),  
NATHALIE BOURGEOIS (français)  
Relecture: SANDRINE BAILLY,  
CHRISTELLE DHIVER, MICHÈLE VIBERT  
Impression: DESCHAMPS ARTS GRAPHIQUES,  
NEUVILLE-EN-FERRAIN  
Dépôt légal: 2017—ISSN 1280—0384.

## CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture:  
Baptiste Rabichon, *Ranelagh*,  
production Le Fresnoy, 2016.

p.4 et 5:  
© Alain Fleischer.

p.12, productions du Fresnoy, de haut en bas  
et de gauche à droite:  
Mathias Isouard, *Tensions dissonantes #*, 2016  
Mario Côté, *Des lois des dialogues*, 2016  
Federica Peyrolo, *A Mare (en italien: amare =  
aimer, a mare = aller à la mer)*, 2016  
Charlotte Bayer-Broc, *Los Diablos azules*, 2016  
Shirley Bruno, *Tezen*, 2016  
Junkai Chen, *Correspondance*, 2016  
Iván Castiñeiras Gallego, *Chemins battus*, 2016.

p.14, de haut en bas et de gauche à droite:  
Édith Dekyndt, *Radiesthesic hall*, 2009  
Hicham Berrada, *Présage, tranche*, 2013  
© ADAGP Hicham Berrada—Courtesy  
the artist and kamel mennour, Paris/London  
Hicham Berrada, *Celeste*, 2014  
© ADAGP Hicham Berrada—Photo:  
Amandine Bajou—Courtesy the artist  
and kamel mennour, Paris/London  
Édith Dekyndt, *The painter's Enemy*, 2012  
Melissa Dubbin & Aaron S. Davidson  
*A carrier of action potentials*, 2016  
Pinault Collection.

p.16, productions du Fresnoy, de haut en bas  
et de gauche à droite:  
Jonathan Pépe, *Exo-biote*, 2015, en coproduction  
avec Neuflyze OBC  
Gaëtan Robillard, *En recherchant la vague*, 2013  
Ryoichi Kurokawa, *Mol*, 2012.

## LE FRESNOY—STUDIO NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS

22 rue du Fresnoy / BP 80179  
59202 Tourcoing cedex—France  
+33(0)3 20 28 38 00  
communication@lefresnoy.net  
www.lefresnoy.net  
Rejoignez-nous sur les réseaux sociaux:



Toute l'équipe: [www.lefresnoy.net](http://www.lefresnoy.net)  
Adresses e-mail:  
initialeprenomnom@lefresnoy.net

## LES MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU FRESNOY

Président: BRUNO RAGINE  
Vice-Président: GÉRALD DARMANIN,  
maire de Tourcoing  
Trésorier: JEAN DIGNE  
Secrétaire: Jean-François DUTILLEUL,  
président du directoire, groupe Rabet-Dutilleul

## LES ADMINISTRATEURS

ABDELHAKIM ARTIBA,  
président de l'université de Valenciennes  
FABIENNE BLAISE,  
présidente de l'université de Lille-3  
JEAN-CHRISTOPHE GAMART,  
président de l'université de Lille-1  
JEAN-CLAUDE CASADESUS,  
chef fondateur de l'ONL  
MARG DROUET,  
directeur régional des Affaires culturelles  
ÉGLANTINE DEBOOSERE,  
conseillère municipale et conseillère  
communautaire de la ville de Tourcoing  
MAGALI DESBAZEILLE, artiste et enseignante  
à l'École supérieure d'art de Cambrai  
LUC JOHANN, recteur de l'académie de Lille  
MICHEL LALANDE, préfet du Nord  
LAURENT LE BON, président du musée Picasso  
JEAN DE LOISY, président du Palais de Tokyo  
PETER MÆNHOUT, adjoint au maire de la ville  
de Tourcoing (Culture Patrimoine)  
JEAN-LUC MONTEROSSO, directeur de la Maison  
européenne de la photographie  
PIERRE OUDART, directeur adjoint,  
chargé des arts plastiques, direction générale  
de la création artistique  
DOMINIQUE PAINI,  
commissaire d'exposition et critique d'art  
IVAN RENAR, président de l'ONL  
et président de Lille3000  
SOPHIE ROCHER, 1<sup>re</sup> adjointe  
à la coordination, culture et communication,  
conseillère régionale Hauts-de-France  
GREGORY TEMPREMANT, vice-président  
de la commission des affaires familiales,  
conseiller régional Hauts-de-France  
EDITH VARET, vice-présidente  
de la commission des audits, conseillère  
régionale Hauts-de-France

## LE FRESNOY—STUDIO NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS

Président: BRUNO RAGINE  
Directeur: ALAIN FLEISCHER  
Administratrice: STÉPHANIE ROBIN  
Coordinateur pédagogique cinéma  
et arts visuels: FRANÇOIS BONENFANT  
Coordinateur pédagogique  
création numérique: ÉRIC PRIGENT  
Consultants pédagogiques:  
DANIEL DOBBELS, MADELEINE VAN DOREN  
Responsable des manifestations artistiques:  
PASCALE PRONNIER  
Responsable de la communication:  
MICHÈLE VIBERT  
Programmeur cinéma:  
STÉPHANE ZAWADZKI  
Directeur des productions: JACKY LAUTEM  
Directeur technique: PASCAL BUTEAUX

Le Fresnoy—Studio national des arts  
contemporains est financé par le ministère  
de la Culture et de la Communication,  
la Région Hauts-de-France avec  
la participation de la ville de Tourcoing.  
Les équipements techniques ont été  
cofinancés par le FEDER (Fonds européen  
de Développement économique et régional).



## HORAIRES D'OUVERTURE

Accueil  
Du lundi au vendredi: 9h30-12h30 / 14h-18h  
Fermeture les jours fériés suivants:  
25 décembre, 1<sup>er</sup> janvier, 17 avril, 1<sup>er</sup> mai,  
8 mai et 14 juillet. Fermeture annuelle en août.

Expositions  
Mercredi, jeudi, dimanche: 14h-19h  
Vendredi, samedi: 14h-20h  
Fermé le lundi et le mardi.

Cinéma  
L'accueil est ouvert 30 minutes avant le début  
des séances.

## TARIFS

Expositions  
Plein tarif 4 euros, tarif réduit 3 euros  
Gratuit pour les moins de 18 ans  
Gratuit pour tous le dimanche

Cinéma  
Plein tarif 5,50 euros,  
Tarif réduit 4,50 euros  
Tarif 14 ans 3 euros  
Tarif abonné 4 euros

## MÉDIATHÈQUE

Horaires d'ouverture  
Du lundi au jeudi de 14h à 18h.

## LIBRAIRIE BOOKSTORMING

La librairie est accessible aux horaires  
d'ouverture de l'exposition.

## RESTAURANT

Le Grand Escalier, le restaurant  
du Fresnoy est ouvert le midi  
du lundi au vendredi, les jeudis,  
vendredis et samedis soirs.  
+33(0)3 20 28 39 75  
legrandescalier@hotmail.com

## RÉSERVATIONS GROUPES

Contact: Lucie Ménard  
lmenard@lefresnoy.net  
+33(0)3 20 28 38 04

## LOCATIONS D'ESPACES

Contact: Sylvie De Wilde  
sdewilde@lefresnoy.net  
+33(0)3 20 28 38 07

## L'ASSOCIATION DES AMIS DU FRESNOY

Cette association a pour but:  
—de développer et d'inciter l'initiative privée  
par un soutien actif à la création artistique  
contemporaine;  
—de contribuer au développement  
et au rayonnement du Fresnoy—  
Studio national des arts contemporains.  
Contact: amisdufresnoy@gmail.com



## ACCÈS

Métro: Ligne 2 direction CH Dron, station Alsace  
Bus: Ligne 30 direction Forest, rue de Tressin  
ou Hem 4 vents, arrêt Fresnoy.  
De Paris ou Lille: Autoroute A22 / N227 direction  
Villeneuve d'Ascq / Tourcoing, sortie 11 vers voie  
rapide (D 656) direction Tourcoing blanc-seau  
et sortie 9 «Le Fresnoy—Studio national».  
De Gand ou Bruxelles: Autoroute A22 / N227  
direction Lille, sortie 13 a vers Croix-Wasquehal,  
puis direction Roubaix, et sortie 9 «Le Fresnoy—  
Studio national».

## AVEC LA C'ART, ACCÉDEZ À L'ILLIMITÉ

La C'ART vous offre un accès illimité pendant un  
an aux collections et expositions temporaires de  
9 musées pour 40 euros seulement!

## PARTENAIRES

Le programme des expositions reçoit  
le soutien de la Métropole européenne de Lille.



MÉTROPOLE  
EUROPÉENNE DE LILLE



LE FRESNOY  
STUDIO DES ARTS TOURCOING  
NATIONAL CONTEMPORAINS





